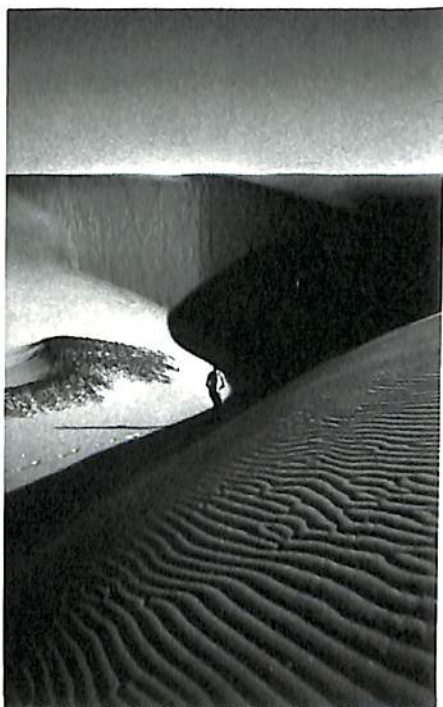


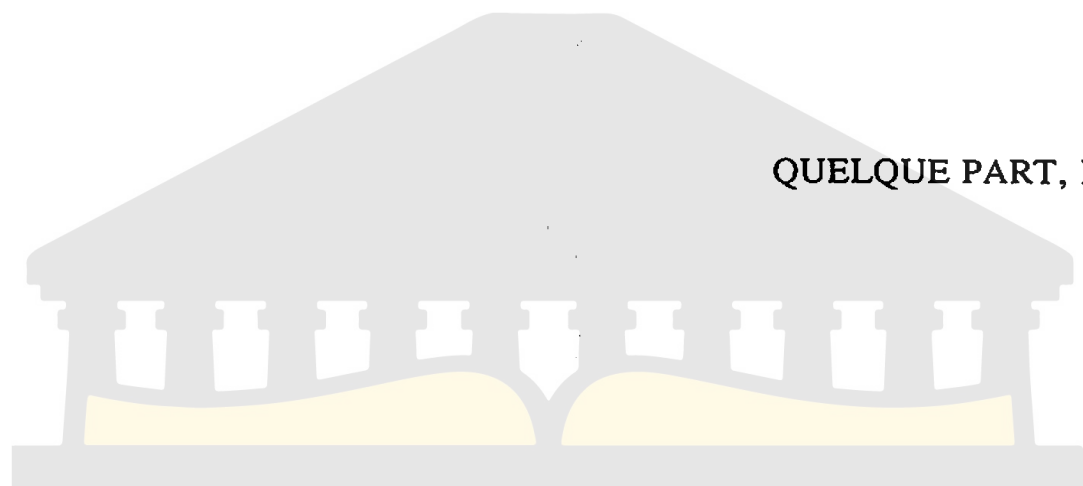
Maya Arriz Tamza

Quelque part en Barbarie



WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

écritures
Arabes
L'Harmattan



QUELQUE PART, EN BARBARIE

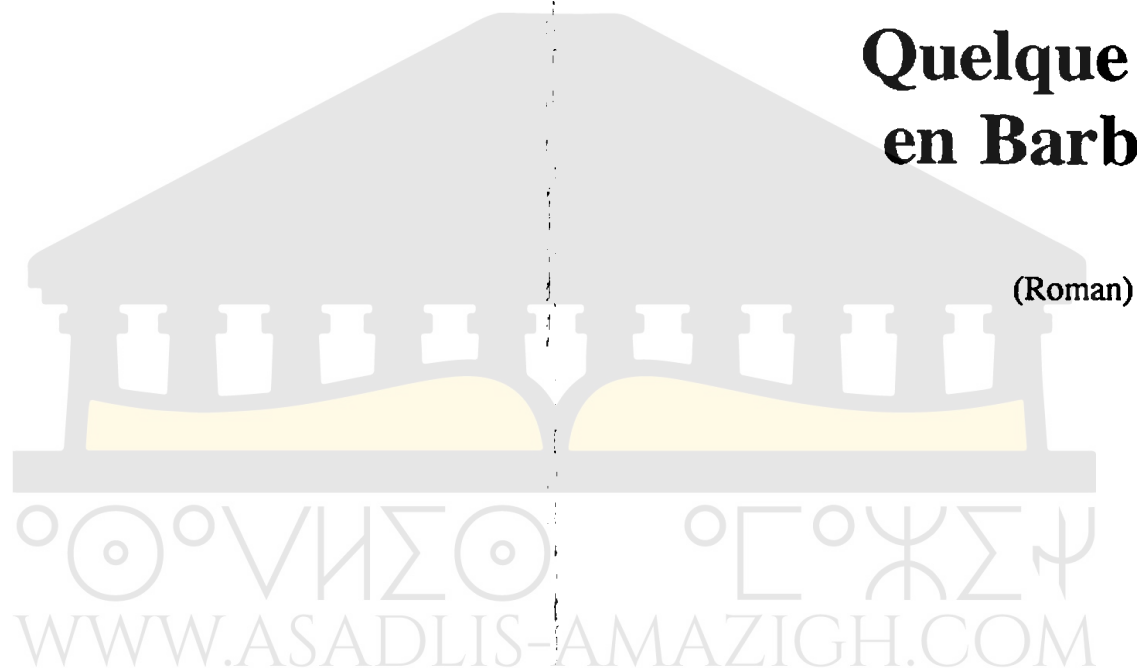
⊙ ⊙ ∇ ∑ ⊙ ⊙ ⊔ ∑ √
WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

Du même auteur :

- *Lune et Orian*, 1987, Publisud.
- *Zäïd le mendiant*, 1989, Publisud.
- *Ombres*, 1989, L'Harmattan.

Maya ARRIZ-TAMZA

Quelque part en Barbarie



Editions L'Harmattan
5-7 rue de l'Ecole-Polytechnique
75005 Paris

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

ECRITURES ARABES

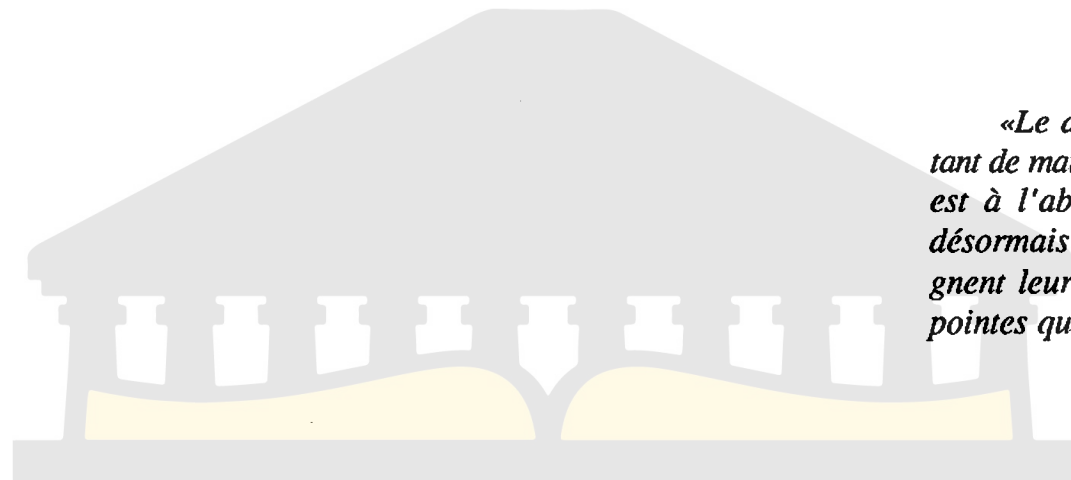
Dernière parutions :

- N°68 Tahar Bekri, *Le laboureur du soleil.*
N°68 bis Ammar Koroghli, *Sous l'exil, l'espoir.*
N°69 Ammar Koroghli, *Mémoires d'immigré.*
N°70 Saaf Abdallah, *Chroniques des jours de reflux.*
N°71 Noureddine Aba, *Et l'Algérie des rois, Sire?*
N°72 Hassina, *Ame des fleurs, ma soeur.*
N°73 Dounia Charaf, *L'esclave d'Amrus.*
N°74 Fawzia Assaad, *La grande maison de Louxor.*
N°75 Albert Bensoussan, *La Ville sur les eaux.*
N°76 Fatiha Berezak, *Regard Aquarel III.*
N°77 Leïla Rezzoug, *Douces errances.*
N°78 Noureddine Aba, *L'Arbre qui cachait la mer.*
N°79 André Nahum, *Le roi des Briks.*
N°80 Selim Matar, *La femme à la fiole.*
N°81 Erasmi Mohamed Bousquim, *Complaintes de perdants orgueilleux.*
N°82 Naïdé Ferchiou, *Ombres Carthagoises.*
N°83 Atallah Mokhtar, *Rue du Liban*
N°84 Raphaël Braque, *Le nouveau livre d'Isaac.*
N°85 Albert Bensoussan, *Djebel-Amour ou l'Arche naufragère.*
N°86 Azzedine Bounemour, *Cette guerre qui ne dit pas son nom.*
N°87 M.K. Bouguerra, *Fenêtres barbares.*
N°88 Slaheddine Bhiri, *De nulle part.*
N°89 Fatima Bakhai, *La Scalera.*
N°90 Fatiha Berezak, *Homsiq.*
N°91 Myriam Ben, *Ainsi naquit un homme.*
N°92 Rabia Abdessemed, *La voyante du Hodna.*
N°93 Leïla Barakat, *Sous les vignes du pays druze.*
N°94 Messaoud Djemaï, *Le lapsus de Djedda Aïcha et autres histoires à lire à haute voix.*

A Kateb Yacine,
et au clochard mort de froid sous le
pont du Boulevard National à
Marseille durant l'hiver 1963.

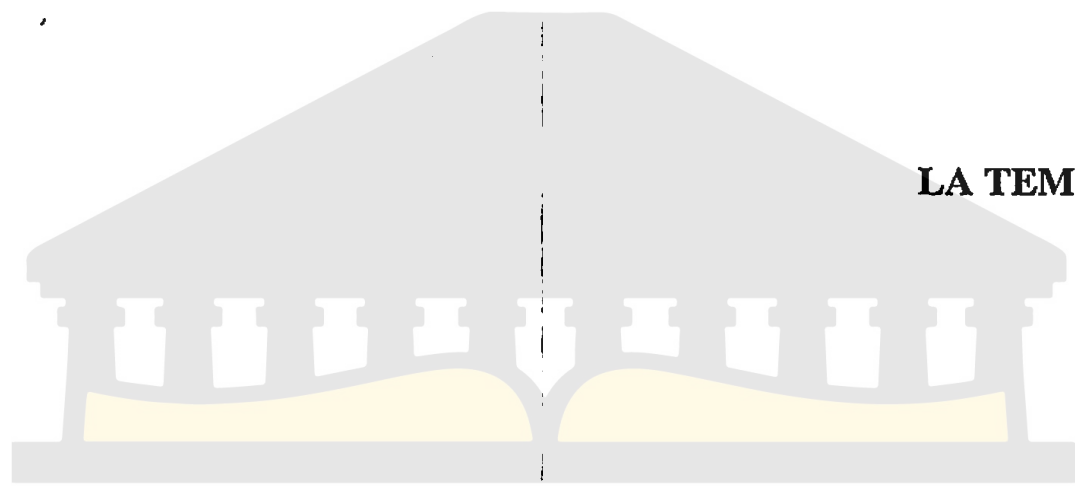
Photo de couverture : Paulo Nozolino

© L'Harmattan, 1993
ISBN : 2-7384-2051-6



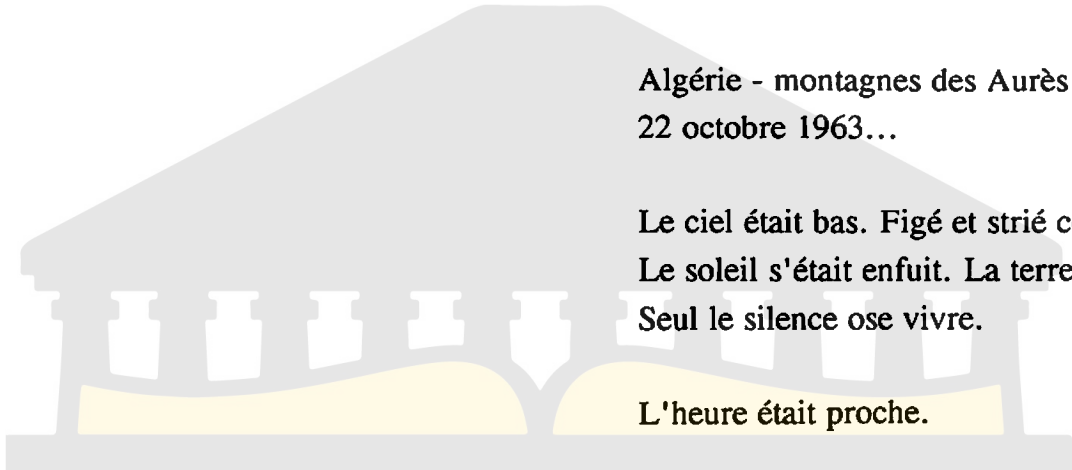
«Le destin m'a frappé de tant et tant de maux que maintenant mon coeur est à l'abri de ses traits. Voici que désormais quand les flèches m'atteignent leurs pointes se brisent sur les pointes qui m'ont atteint».

°°∇HΣ°° °°◻°ЖΣψ
WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM



LA TEMPETE

⊙°∇∩Σ⊙ ⊙°∩∑∩
WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM



Algérie - montagnes des Aurès - vallée d'Aïn Mimoun.
22 octobre 1963...

Le ciel était bas. Figé et strié comme un marbre tombal.
Le soleil s'était enfuit. La terre s'est immobilisée.
Seul le silence ose vivre.

L'heure était proche.

Les sapins étaient repliés sur eux-mêmes. Les chênes-lièges
ne bruissaient plus.

Les longues blessures des champs labourés s'entrouvrent.
Les chemins et les routes sont des déserts.

Elle arrivait.

Au bord d'une mare, une grenouille scrute le ciel et plonge
pour se cacher au fond de la vase.

Son «ploc» est un signal.

Le grand volute de l'eau n'avait pas atteint la berge que le
premier flocon toucha terre.

Le ciel pesant et tendu comme un bouton infecté se déchire.
Des morceaux de nuages tombent. Des chapelets glacés et épais les transpercent. La neige se fixe.

L'eau de la mare est colonisée par des glaçons qui servent d'îles aux flocons.

Les pierres, les arbustes, les chemins, les sillons se couvrent de soie blanche.

En un instant l'espace s'assombrit et s'emplit d'une pluie de flocons. La neige pleut - s'empresse de choir d'un seul coup.

Personne ne l'attendait. L'automne n'avait pas fini d'entrouvrir ses ailes. Il dévoilait à peine les premières teintes de son plumage.

Un saint homme dit «La souffrance pleure et ses larmes sont glacées» avant de fermer sa porte, et de faire ses ablutions pour la prière.

Il n'y avait que les trois maisons en pierre, sur les flancs de la colline boisée, qui ne semblaient rien craindre.

La fumée grise des cheminées prenait encore son envol. Deux d'entre-elles étaient côte à côte. La troisième, légèrement en contrebas, vers le levant, de l'autre côté de la rivière.

La première maison ouvre sa cour au couchant. Un homme se tient au dehors. Il tente vainement de suivre du regard la route, en contrebas.

Il tapote ses pieds engourdis contre le sol qui crisse et se durcit.

Il souffle entre ses mains au rythme de ses balancements.

Ses oreilles brûlent... il abandonne son poste.

A peine la porte refermée, il se presse vers la cheminée.

Il est debout, le corps ouvert et les bras tendus. Il n'ose pas parler.

Il évite de regarder sa femme, assise tout près, sur le côté.

Elle berce un enfant qui la tête. Un autre enfant pose sa tête sur l'un de ses genoux, et rêve.

De temps à autre elle lève son regard vers l'homme.

«Comme il avait changé» ! elle sait qu'il ne sait pas quoi dire.

Elle aurait voulu être compréhensive mais la méchanceté sort de sa bouche.

- Alors ?

L'homme ressent le coup. Il répond simplement, par la vérité. Il n'y avait rien ni personne sur la route.

- Et qu'allons-nous faire ?

- Que veux-tu faire ? Il faut patienter encore un peu, c'est tout.

- Et si ton cousin ne vient pas ?

Il ne répond pas. Il regarde les flammes où dansent ses souvenirs.

Le retour au pays après un an d'exil - sa peur de retrouver la terre, les hommes... sa femme. Sa crainte estompée devant l'accueil chaleureux de la famille, des amis... Personne ne lui en voulait.

Il en aurait pleuré de soulagement. Mais la France gardait ses larmes en gage.

Seule sa femme refusait de lui sourire.

Un craquement au dehors ! il sursauta. Il ressort vers l'espoir.

Le froid entre.

Zimba, la femme, se rapproche du feu avec ses enfants.

Sa tête lui fait mal. Elle demande à Adrar, l'aîné de quatre ans, de lui apporter un oignon. Elle le pèle et dépose les lamelles en couches sur son foulard. Le cataplasme est serré autour de son crâne. Juste au-dessus du front tatoué d'un croissant de lune.

La douleur l'irrite - l'empêche de réfléchir. Tant de choses en l'espace de deux jours !

La veille une voiture avait stoppé au bas des champs. Zimba l'avait suivie du regard depuis son apparition dans la vallée. Elle arrêta de pousser la charrue attelée à une vache.

Un homme descendit tandis que la voiture faisait demi-tour sur le bas côté - reprenait la route de Khenchela.

Elle allait reprendre le labour quand elle s'aperçut que l'homme se dirigeait vers elle. Il portait une valise à la main. Elle ne le reconnaissait pas.

L'étranger s'avavançait toujours. Elle s'inquiéta - hésita à fuir.

Elle cria.

- Eloigne-toi de ma route !

L'homme se contenta de lever le bras et de rire. Il continuait d'avancer.

- Arrière, démon aveugle, enfant de la honte ! arrière...

L'homme s'arrêta. Il déposa sa valise - ouvrit les bras et cria «C'est moi... Amen» !

«Amen...» Cette parole la foudroya. Elle pensa qu'elle rêvait.

Se dit que c'était l'oeuvre d'un djinn.

Mais c'était bien Amen. Son époux. Le déserteur.

Un an d'absence sans donner signe de vie. Il l'avait abandonnée avec deux enfants, dont le dernier ne marchait pas encore. Sur cette terre qui n'était pas sa terre...

Zimba gardait les champs et la maison, parmi les loups. Ses voisins. Que n'avait-elle enduré de leur part ! ils ne manquaient aucune occasion de lui rappeler son appartenance à la tribu des El Mouchi - sa présence sur la terre des Yacoubi.

Elle supportait les injures et les menaces au gré des jours et de son humeur.

Le pire de ses ennemis était Mazouz, le cousin d'Amen. Un jour, lasse de subir en silence, elle lui cracha au visage. Elle reçut un coup de poing qui la jeta à terre. La bouche enflée par le sang. Mazouz avait sorti son couteau et tirait ses longs cheveux pour dégager le cou. Il l'aurait égorgée si Adrar ne s'était précipité pour défendre sa mère. Zimba s'était à peine retranchée chez elle que Mazouz remis de sa générosité tambourinait à la porte.

Ses enfants dans le creux de ses bras, elle pleurait du sang et priait des larmes.

La porte vacillait. Le bois craquait. La mort allait entrer.

Elle fut sauvée par l'intervention de Neina Aïcha. Son autre voisine, tante d'Amen et Mazouz. Ce n'était pas par compassion mais par désir.

Neina Aïcha voulait la voir souffrir lentement - encore plus.

Depuis ce jour-là, Mazouz pissait et déféquait dans sa cour.

Et ne manquait jamais de montrer son sexe quand il l'apercevait.

Elle ne s'attardait que rarement dans le champ ou la cour.

Au moindre bruit elle se sauvait à l'intérieur de la maison et pleurait. Elle ne dormait qu'une fois abrutée par le sommeil.

Toute la peur et la rancœur accumulées dans ses tripes, plus que dans son cœur, elle les déversa par son regard sur le revenant. Elle se vidait mais il y en avait encore et encore à vider. Elle n'éprouvait aucune joie. Seulement de la haine. Elle ne pouvait se douter pourtant à cet instant-là, en face de l'homme à la valise, qu'en le retrouvant elle se retrouvait.

La nuit elle ne le repoussa pas quand il monta sur elle. Il reprenait possession de sa place.

Derrière elle la porte s'ouvre. Le froid touche son dos. Elle se raidit.

Amen regagne la cheminée. Sa cachabia luisante.

Il s'accroupit pour approcher ses mains violacées du feu.

Il claque des dents et frissonne. Il ne peut articuler sa phrase «On ne voit... pas plus... que le bout de... son nez».

«Comme il avait changé...» ! Il est plus maigre et plus vieux.

Les yeux sombres ne brillent plus - ternes, presque éteints.

Ce n'est plus le jeune homme qui l'avait croisée dans la forêt.

Elle portait des galettes de pain à son frère embusqué dans la montagne. La guerre engendrait une trêve impossible. Les clans oubliaient leurs querelles ancestrales pour s'unir face à l'étranger.

Les Ouled Yacoub et les El Mouchi avaient fraternisé. Même si parfois quelqu'un se trompait de cible et abattait son allié.

Zimba avait quinze ans et habitait la plaine. Elle traversait la forêt des Ouled Yacoub, à flanc de montagne, pour apporter des vivres et des renseignements aux gens de sa famille.

Bien souvent elle fut arrêtée par des guetteurs ou des combattants Yacoubi, qui la laissaient passer.

Mais ce jour-là, le jeune homme imberbe qui la stoppa dans une clairière ressemblait à un ange. Il avait des yeux d'aigle et le corps d'un conquérant. Une hallucination.

- Méni... ? (Où... ?) Il parlait. C'était un homme.

Elle lui expliqua. Il décida de l'accompagner.

Elle marchait devant lui quand il la jeta à terre. Une main sur sa bouche pour l'empêcher de crier. Il pesait de tout son corps. «Chuuuut» ! sussura-t-il. Elle se débattait.

Une autre voix la calma «en file indienne...» Des roumis.

Le corps de la jeune fille se détendit malgré le danger. Elle était bien avec ce corps puissant et chaud sur son dos...

une main ferme sur sa bouche. La patrouille s'éloignait. Elle n'entendait plus rien.

Elle sentit une bosse sur ses fesses. Elle eut chaud au ventre. La bosse était longue et frottait doucement. Elle raidit son corps. Ses fesses se contractèrent pour mieux sentir le frottement. Mais son coeur était tendre.

La bosse pressait. Une main souleva sa robe sur ses reins. Elle était nue. L'homme se souleva. Sa tige toucha la peau brûlante et crispée. Zimba ferma les yeux.

L'homme força violemment les plis serrés. Elle mordit la main qui la bâillonnait. «Cela fait mal de faire un enfant» pensa-t-elle. La tige était enfoncée. Elle allait et venait sans ressortir. Soudain l'homme l'enfonça d'un coup brutal et gémit. La tige ramollie ressortit d'elle-même. L'homme rabattit la robe. Il se leva.

Elle prit la route sans se retourner. Son visage la brûlait. L'homme la suivait à quelques pas. Sans rien dire. Le regard au sol.

Le visage d'Amen s'est réchauffé : il est rouge. Il se relève et va suspendre sa cachabia à un clou dans le mur. Il profite de cette diversion pour parler.

- Il fait tellement froid, dehors ! je n'ai jamais vu ça. Brrr... ! heureusement qu'Ahmed va venir nous chercher.

- Qui veux-tu qui puisse arriver par ce temps. Va plutôt récupérer les couvertures et les vivres que tu as données à Mazouz.

- Nous y voilà, continue ! depuis que j'ai donné nos biens à Mazouz tu n'arrêtes pas de me le reprocher. C'est mon cousin, pas un étranger.

Tu ne comptes pas qu'on les amène en France ?

Il était revenu pour mener sa famille au pays de l'eau et de l'électricité. Il ne lui avait pas demandé son avis. Rentré la veille pour repartir le lendemain, il avait tout donné à son cousin. Les couvertures, les vivres, la vache... et le prêt des champs et de la maison.

Il ne restait que quelques ustensils noircis. Ils n'avaient jamais eu de mobilier. La maison était une tente de pierres et de tuiles.

- Tu aurais pu au moins donner la nourriture et la vache à Mohamed Salah ?

- A Mohamed Salah ? Et qui est-il pour que je lui donne quoi que ce soit ?

- C'est un homme, lui ! il a six enfants et il se crève à les nourrir. C'est lui qui m'a apporté des oeufs et du café quand tu nous as laissés sans rien. Et ton cher cousin qu'a-t-il fait ?

A peine es-tu parti qu'il en profite pour rentrer chez moi et vouloir me jeter dehors avec mes enfants.

L'image de Mazouz tord le coeur et les tripes de Zimba.

- Chaque jour il me traînait par les cheveux en me menaçant de me tuer, moi et mes bâtards. J'avais beau le supplier, maudire le démon, et même invoquer ses ancêtres... ses mains continuaient de moissonner mes cheveux. Je n'arrive plus à dormir avec mon crâne toujours en feu...

Chaque jour je devais nettoyer ses immondices et sa pisse dans la cour... chaque jour...

- Tais-toi... !

- Chaque jour, chaque nuit j'appelais la mort pour me délivrer de ses tourments. Je serais morte pour de bon s'il n'y avait ces deux pauvres orphelins, abandonnés par leur père, pour me donner la force de résister.

- Je t'ai dit de te taire !

- Personne n'était là pour voir et entendre Mazouz. Quand il ne savait que me faire il allait prendre conseil chez sa belle-mère. Cette enfant du démon. Elle m'en a fait boire ! comme si j'étais sa propre mort.

La voilà ta chère famille ! Les Yacoubis qui ne respectent pas le sang de leur propre sang. La mort valait mieux que ta rencontre. Si j'étais restée avec les miens aujourd'hui je serais heureuse.

- Heureuse ? Tu n'as qu'à y aller chez les tiens.

- C'est mon droit. Quand un homme ne s'occupe pas de sa famille il n'y a aucune raison de rester. Dès qu'il fera meilleur je partirai avec mes enfants.

Amen ne veut pas. Il n'a aucun désir de s'emporter. Il crie mais au fond de lui il veut se taire.

- A pieds ?

- A pieds ! et alors qu'est-ce que tu crois.

- Arrête pour l'amour de tes ancêtres, arrête !

- J'arrêterai si j'ai envie ! tu ne vas pas m'empêcher de dire tout ce que j'ai sur le coeur. Tu as fait ce que tu as voulu... tu nous a laissés... ? Maintenant c'est à mon tour.

- Je ne vous ai pas laissés, je suis parti en France pour vous !

- Pour nous ? On ne t'a rien demandé. On a assez de ce que Dieu nous a donné.

- Tais-toi ou je...

- Vas-y... fais comme ton cousin.

Amen ne comprend pas. Il n'a aucun désir de s'emporter. Il bout mais au fond de lui il sent un grand calme.

Et chacun dans la tourmente du silence revit le passé.

Zimba marchait devant Amen. La tête baissée. Heureuse et malheureuse. Elle souriait en pleurant. Elle pensait avoir fait un enfant.

Des coups de feu retentirent. Amen la tira par le bras dans un fourré. Zimba s'écarta de lui elle ne voulait pas d'un autre enfant. Il y eut des coups isolés et des rafales, des cris et des voix puis l'attente. La grotte n'était pas loin.

Son frère était allongé par terre. Les yeux et la bouche ouverts. La veste trempée de sang. Près de lui deux autres corps gisaient. La face collée à la terre. L'air sentait la poudre.

Zimba ne s'est pas lamentée telle une mère. Elle n'a pas hurlé, arraché ses cheveux, griffé ses joues. Elle a pleuré simplement. Amen aussi.

La nuit était déjà là. Ils se réfugièrent dans la grotte.

Il faisait froid. Amen n'osa pas allumer un feu. Il demanda un bout de pain.

Ils étaient assis et regardaient l'entrée - les trois formes sombres allongées.

L'homme se rapprocha d'elle. Il tremblait. Elle le laissa se serrer contre elle. Ils s'allongèrent, recroquevillés l'un dans l'autre.

Elle sentit à nouveau la bosse contre ses fesses. Elle ne voulait pas mais elle laissa l'homme introduire sa tige sous sa robe. Elle sentit un bout brûlant contre sa chair. Elle oublia le froid.

La tige dans la main de l'homme montait et descendait entre ses plis pour trouver où se loger. Un sillon humide

l'accueillit. Et soudain une déchirure. L'écoulement d'un liquide épais.

La chair de Zimba se contracta violemment quand la tige embrasée fut prise de soubresauts. Son ventre buvait du miel.

Zimba pensa avoir un second enfant. Plus beau que le premier. Peut-être un fils.

Ses larmes étaient un sourire. Le fantôme de son frère l'observait. Il luisait devant l'entrée. Il prit le chemin de la plaine.

Zimba aussi voulait rentrer chez elle. Amen l'emmena dans un gourbi abandonné de la montagne.

Ils se recouvraient de guenilles et se nourrissaient de glands et de racines. D'un peu de pain et de dattes quand des combattants leur rendaient visite. Pour emmener Amen. Il revenait quelques jours plus tard avec un peu de nourriture. Il lui fit des enfants plus beaux les uns que les autres. Elle savait où placer la tige.

Son ventre a enflé. Aux premières douleurs Amen fit venir une vieille femme édentée, ridée et muette. Zimba accoucha d'un petit garçon, aidée par la vieille femme. Elle n'était pas muette elle avait dit à Amen «c'est un garçon...». Elle partit dans le silence. Douleur sur douleur.

Amen ne voulait pas retourner auprès de sa famille. La faim l'y obligea. Il présenta sa femme et son fils à son père et à sa mère. Ils ne dirent rien. Ils se contentèrent de montrer à Zimba une place dans un coin de la maison.

Amen refusait le combat chez lui et au dehors. Plus personne ne se parla. Le nouveau-né pleurait parfois. Le silence se perpétuait autour de Zimba. Elle ne pouvait partir. Elle n'existait plus pour les siens. Il lui fallait attendre de vivre la suite...

Amen avait quitté l'Algérie pour fuir la misère et la méchanceté. Il ne voulait pas passer sa vie à s'éreinter sur une terre ingrate, s'entendre reprocher d'avoir combattu dans un camp puis dans l'autre. Il n'était pas responsable. Seulement un malentendu du destin. Il ne voulait plus rester dans ce pays où il fallait changer de chemin à la vue d'une femme, même âgée. Si l'oeil n'est pas libre alors qu'importe que la terre le soit !

Cette terre les Roumis avaient su la travailler, la débarrasser de ses pierres et de ses souches. De son manteau aride, de ses tripes constipées. Ils avaient fait sauter les montagnes pour y trouver de l'eau et l'emmener jusque dans les plaines.

Il se souvient de la fontaine érigée au centre du village. Tout le monde venait y remplir ses seaux ou s'y abreuver. Avant de cracher de mépris - d'hypocrisie - dans le petit bassin qui recueillait l'eau été comme hiver.

Ils avaient bâti des ponts de pierre au-dessus des oueds, élargi les routes... les poteaux électriques entraient dans la vallée.

Ils aimaient cette terre et elle les aimait.

Les épis de maïs étaient plus gros et plus grands que la main, les pommes ressemblaient à des melons... ce n'étaient pas les pommes rabougries et rongées par les vers de nos jardins !

Sa famille l'avait contraint à suivre un groupe de combattants.

Il a tiré dans le noir sur des formes et dans la clarté sur des couleurs kaki...

Et puis il avait fini par retourner chez lui.

Un jour, des Roumis vinrent à la maison. Après avoir tout fouillé ils emmenèrent Amen. Enrôlé de force, il servait

au casernement : je balayais les dortoirs et la cour... épluchais les légumes, lavais les engins... Nous étions plusieurs dans la même situation. Certains finirent par croire les Roumis et portèrent des armes. Le meilleur d'entre-nous se nommait Mohamed Ben Slimane. Un héros. Il trouvait toujours moyen de s'évader. Mais les Roumis s'emparaient aussitôt de sa femme et de ses deux enfants. Et Mohamed se rendait. Avant de se volatiliser de nouveau. Les soldats savaient qu'il était inutile de le chercher. Mieux valait trouver sa famille.

Avec le temps ils finissaient par retrouver les fugitifs. Et l'évadé. Il passa de caserne en caserne jusqu'au jour où il disparut avec une mitrailleuse. Ses compagnons de combat sentirent l'ombre de la gloire sur eux. La jalousie décida du sort de Mohamed Ben Slimane.

Quelque part dans une forêt un homme le poignarda dans le dos avant de l'égorger tandis qu'un autre lui enfonçait un couteau dans le ventre. Il repose sous un arbre inconnu qui au Jour du Jugement Dernier déposera sur la Balance Divine ses feuilles sur lesquelles sont inscrits les noms de ses bourreaux.

Mon père venait me voir. Il voulait que je m'évade. Je ne fis rien. J'attendais que la guerre finisse.

Au bout de six mois je connaissais tout le monde. Le capitaine me disait bonjour et je parlais quelques mots de français. Je n'avais jamais faim et je pris du poids. J'envoyais du café et du sucre à mes parents. Et du chocolat à Zimba.

La guerre pouvait finir sans moi. J'attendais. Mais un jour un sergent harki me prit dans sa patrouille. Je portais la radio. Je n'avais pas d'arme. Au djebel Chabor un groupe

de fellagas nous tira dessus.»

Amen s'était applati contre le sol et a fermé les yeux. Un autre lui-même lui tirait dessus.

Le sergent harki lui cria quelque chose en arabe. Mais Amen ne comprenait que le chaoui. Il ouvrit les yeux. Un jeune soldat français le regardait de ses yeux fixes. Du sang coulait de son cou.

Le sergent lui arracha la radio du dos et lui donna un coup de pied. Plus tard un autre groupe de soldats arriva. Ainsi qu'un hélicoptère. Mais les fellagas s'étaient envolés. Ils avaient laissé deux morts. L'un d'eux était Arriz, le fils aîné de Neina Aïcha.

La nouvelle se propagea de montagnes en vallées : Amen avait trahi. «Il a vendu son cousin Arriz, le fils de sa tante maternelle... la vieille Aïcha... C'est un traître... un harki...»

«Je sais que c'est Neina Aïcha qui m'a accusé. Elle m'en voulait d'avoir préféré Zimba à sa fille. Ma promesse depuis le berceau. Prendre une El Mouchi c'était trahir l'honneur des Yacoubi dont Neina Aïcha était la mémoire.

Le mal était fait. Il ne servait à rien d'expliquer. J'ai accepté. Je suis reparti en patrouille. J'ai tiré sur des formes et des couleurs. La caserne était ma nouvelle patrie. Des soldats français me donnaient leur adresse en France pour que je m'y rende un jour. Le sergent m'amenait voir ma famille en jeep. Je leur rapportais des vivres. Et même du fromage qui allait toujours nourrir les fourmis. Personne ne voulait me parler.

De temps à autre mon père disait «Un tel de la famille... Une telle est morte pour sa terre... Ton oncle et trois de ses fils ont été abattus, il ne reste que le jeune Mazouz... Ta tante Aïcha ne vient plus nous voir...»

J'allai voir mon cousin. Mon ami d'enfance et mon frère de lait à la mort de sa mère. Je tapai à sa porte. Quand il me vit il referma aussitôt «Je ne parle pas aux traîtres !».

Je continuais de patrouiller et de tirer. Avec autant d'intérêt et d'importance que d'éplucher des patates. Ce n'était pas moi. Mon père et ma mère quittèrent la maison. Ils s'installèrent dans un camp de moudjahids. Leur honneur était sauf. Il fut enseveli avec leur corps sous un bombardement.

Neina Aïcha donna Barco, ma promise, à Mazouz. Zimba accoucha d'un autre garçon. Quelques mois avant mon départ pour la France - l'Indépendance.»

Amen tourne son regard vers sa femme. Elle est belle. Il a envie de s'asseoir près d'elle. Mais il ne le fait pas. Les enfants dorment. Il regarde la maison - une grande pièce. La cloison qui séparait les deux chambres avait été abattue par son père. Les fenêtres sont bouchées par des pierres et de la boue. Les murs sont noircis par la fumée. Il n'y a aucun meuble.

C'est une petite maison.

Celle que se sont partagés Neina Aïcha et l'oncle Abdallah est plus grande. Toute en longueur.

La plus vaste est la ferme de Mohamed Salah. De l'autre côté de la rivière.

Elles avaient été bâties par des colons. A leur départ, le père d'Amen et son frère Abdallah et Mohamed Salah se sont entre-déchirés pour les accaparer. Avec les champs attenants.

Les deux frères se jalousaient entre-eux mais haïssaient encore plus leur cousin Mohamed Salah. Ils essayèrent de lui enlever la ferme. Un soir ils lui tirèrent dessus. Ils le

manquèrent.

La guerre avait commencé avant la guerre. Chacun la racontant à sa façon à sa progéniture - ses proches.

Les gens de la région sont réputés pour leur regard et leur ignorance. Ils ont bien souvent des visages d'aigle. Ils ne voient pas mieux mais avant : ils ont une image d'avance.

Les anecdotes sur leur ignorance font leur légende. Les Ouled Yacoub sont appelés «karrouch» (chêne). On raconte que durant la guerre ils voulurent imiter le canon des Français. Ils pensèrent qu'il fallait un long tube ils prirent le fût d'un chêne qu'ils bourrèrent de poudre. Il explosa en déchirant ses auteurs.

D'autres encore se moquent de leurs moeurs : un chaoui des montagnes se lamentait de ne pas avoir d'enfants malgré ses quatre épouses.

Au bout de quelques années, toujours stérile, il finit par demander conseil à un marabout. Celui-ci l'interroge longuement sur sa santé et celle de ses épouses... et sur sa manière de procéder.

Le montagnard lui répond que tout va bien de ce côté là et qu'il fait comme l'âne avec l'ânesse. Le marabout lui propose d'effectuer cette opération devant lui avec l'une de ses femmes. L'homme refuse - propose une chèvre - mais le marabout insiste. Si bien que le montagnard accepte et fait avec l'une de ses femmes ce que l'âne fait avec l'ânesse !

Le marabout refuse de donner son verdict tant que le montagnard ne lui montre pas comment il procède avec ses autres femmes. Et l'homme s'exécute devant l'air grave du marabout qui lève les bras au ciel à la fin des opérations et s'écrie «Seigneur ! je te remercie d'avoir préservé la virginité de ces femmes. Mais peut-être qu'il serait temps d'instruire cet homme sur la différence qu'il y a entre une

ânesse et une femme ?»

Le chaoui des montagnes est fier comme un homme libre. L'honneur est l'arme avec laquelle il détruit les ennemis et qui se retourne contre lui. Il a le visage triste des élus, la naïveté des enfants et les os des conquérants. La terre est sa mère et le vent son compagnon. La femme ressemble aux figues de barbarie. Elle est bonne et sauvage. Nulle femme n'est aussi mère qu'une chaoui.

Elle est la fondation de l'homme qui bâtit sur elle.

Et les enfants sont les rois de leur monde. Ils courent les champs et les monts derrière les chèvres, en haillons et pieds nus, le cheveu pouilleux et la morve au nez. Ils n'ont pas d'heure ni de saison pour regarder et marcher. Leur seul maître est l'âne. Il leur apprend comment monter l'ânesse. Et être têtus. Ils finissent par lui ressembler.

Par hospitalité il troque sa parole pour celle de son hôte. Même s'il n'en a qu'une seule. Le Berbère. La langue des hommes libres.

Un homme sort de la deuxième maison. Sa cour ouvre sur le Sud - face à la forêt. Il est emmitouflé dans une épaisse cachabia en peau de chameau. Il porte un gros paquet.

Il a du mal à avancer dans la cour. La neige est haute et épaisse. L'air glacé. Des flocons pénètrent dans ses narines. La porte de la cour est coincée. Il dépose son ballot et tire à deux mains. Les doigts se collent au bois. Ils sont raides et blancs. Ça y est ! Il force avec son épaule la porte de la cour voisine qui ouvre à l'Est. Tape à la porte intérieure avec son pied.

Une vieille femme met sur le feu une boîte de conserve noircie. Elle la tient avec un fil de fer. Elle fait chauffer du lait. Les flammes projettent des ombres immenses sur les murs sombres et le plafond craquelé. On dirait une sorcière devant son feu.

Son visage boursoufflé est plié par les rides. Les tatouages en forme de losanges de son front et de ses joues sont brisés. Ses mains ridées et boudinées tremblent sans cesse, tout comme sa bouche.

Elle porte un amoncellement de robes à fleurs et un châle soyeux autour de la tête d'où s'échappent quelques cheveux secs et teints au henné. Un cordon de tissu sale fait le tour de son cou. Elle y a attaché le bout de tissu cousu renfermant un grain de blé et un bout de papier écrit par le marabout. Le cadeau de mariage de sa mère pour lui assurer la fécondité. C'est Neina Aïcha.

Ce soir elle tremble plus que d'habitude. Amen est de retour. Le responsable de tous ses malheurs.

Il a osé revenir comme si de rien n'était. Pense-t-il qu'elle a oublié - pardonné la honte ? Ce n'est plus l'enfant de sa soeur mais le fils du malheur. Il doit tout payer...

Et dire qu'elle lui avait promis sa fille ! il a préféré une El Mouchi. Ah non, elle n'oubliera rien. Surtout pas la mort

de son fils. C'est Amen qui l'a dénoncé. Elle en est sûre. Et il payera lui et ses bâtards. Surtout l'étrangère.

Elle pense tellement à sa vengeance. Elle n'en dort plus. Chaque soir Boutillis l'esprit qui écrase lui rend visite. Elle lui échappe au dernier moment en prononçant la formule du marabout. Elle dort peu - passe ses nuits à parler toute seule devant le feu. Des fantômes envoient vainement des cailloux contre sa porte. Le matin elle se contente de balayer le tas de pierres.

Le lait crépite - déborde. Quelqu'un tape à la porte. Elle jure - crie irritée «Men hou...» ?

- C'est moi, Mazouz, Neina Aïcha !

Neina Aïcha se lève péniblement «ah yema...» !

L'arthrose mange tous ses os. Elle va ouvrir - démarche incertaine. Elle décale le bout de bois appuyé contre la porte - donne un tour de clé. L'homme ouvre - se précipite à presque la faire tomber - jette son ballot - referme la porte.

Il claque des dents. Il court vers le feu. La frange de ses cheveux châtain est couverte des mêmes flocons que ceux de sa cachabia - plus épais. Ses yeux bleus sont rétrécis - rentrés dans leur orbite.

- Ya baba qu'est-ce qu'il fait froid ! c'est la première fois que je vois ça. On dirait qu'il tombe toute la neige des dix ans à venir.

- Qu'est-ce qui t'amène ! qu'est-ce...

Elle montre le ballot.

- Des couvertures Neina Aïcha. Pour toi et Cheib Slimane.

Neina Aïcha défait les couvertures avec un air dédaigneux «que veux-tu qu'on en fasse» ?

- L'hiver sera rude. Ce sont celles que m'a donné...

Neina Aïcha rejette les couvertures. Elle se retient de ne pas cracher. Elles sont jolies et bien faites. Le travail de cette fille de chien. «Aujourd'hui j'ai tes couvertures. Ta peau viendra ensuite et je m'en servirai pour ramasser le fumier».

- Où est Ami Slimane ?

- Il prie dans sa chambre.

Cheib Slimane est un saint homme. Un jour il partit faire le pèlerinage de la Mecque à pieds. Il n'avait pas fait cinq kilomètres qu'il revint. Un miracle s'était accompli.

Alors qu'il s'était arrêté pour prier - peut-être simplement à cause de la fatigue - il vit le prophète Mohamed venir à sa rencontre et lui remettre un morceau de la Kaaba. Récompense de sa ferveur et de sa grande sainteté.

La pierre de la Kaaba de Cheib Slimane est un galet - d'un oued desséché.

Tout le monde joue le jeu et Cheib Slimane a fini par douter de son mensonge. Il se croit saint et ne fait plus ses ablutions rituelles d'avant la prière. Il se contente de passer ses mains sur la pierre - polie et noircie. Un saint est toujours pur. Il sort rarement et attend de mourir. Il cherche dans le Coran la meilleure phrase pour l'épithète de sa kouba. Il désire marquer les pèlerins de sa tombe au-delà de la mort. Il ne voit plus - il rêve. C'est une kouba ambulante. Il n'entend plus - il dialogue avec lui-même.

Il se lève de sa peau de mouton. Il revient au monde des vivants. «Men hou, Aïcha» ?

- C'est le diable qui te rend visite !

- Le diable ? Allons voir à quoi il ressemble.

Cheib Slimane quitte sa chambre et entre dans la pièce.

Il est grand - vêtu d'une djellaba et d'un cheiche blancs. Sa barbe aussi est blanche. Ses yeux bleus délavés et cerclés sont rouges et pleurent. Il souffre d'une conjonctivite tenace qu'il soigne avec du miel depuis qu'il a lu dans le Coran que le miel contient un médicament inconnu.

Mazouz se lève et embrasse la main tendue du saint. «Ah ouah ! mais tu es glacé. Pourquoi es-tu sorti par ce temps de fin du monde» ?

- Il nous a apporté des couvertures répondit sèchement Neina Aïcha. Elle lui avait toujours parlé sans affection et lui ne l'entendait pas. Il ne comprenait que le sens des mots employés et non pas le sens et le sentiment de la bouche qui les débitait.

Cheib Slimane prend place auprès de la petite cheminée en coin de mur. Il s'accroupit sur la plante de ses pieds - sort une pochette de tissu. Son nécessaire à fumer. Il humecte son doigt - détache une feuille de papier - la remplit d'un tabac mélangé à des brindilles d'if séché - avance son corps pour prendre un bout de bois et allume sa cigarette. Il tousse. Ses yeux irrités par la fumée pleurent. L'odeur de l'if est poivrée. Elle envahit la pièce enfumée. Les ombres jouent sur les murs et le plafond. Le feu crépite.

Cheib Slimane se frotte les yeux avec un bout de chiffon sale. Il demande à son épouse de préparer un café pour Mazouz. Elle lui répond de le préparer lui-même - s'affaire à la besogne.

Elle en offre une tasse à Mazouz et tend - dédaigneusement et dépitée - une autre, coupée de lait, à son époux.

Elle souhaite que Boutlilis s'abatte sur lui et lui fasse sortir ce liquide par les narines. Elle hait sa façon d'être. Elle ne supporte pas son air d'illuminé - sa patience et par-

dessus tout sa sérénité. Il semble étranger au monde. Elle ne s'y habitue pas. Toujours ailleurs et comme navré d'être encore de ce monde !

Il parle le sourire aux lèvres de la même voix enjouée et monocorde. Pas un mot plus haut que l'autre. Il ne parle pas, il rit des mots. Il ne s'endort pas avec le sourire mais avec la mort. Aucun fantôme ne peut l'atteindre. Une nuit l'un d'eux essayait d'étrangler le saint homme. Neina Aïcha, éveillée, avait beau crier, son saint époux continuait de dormir du même air paisible. Et si elle alluma la chandelle ce n'était pas pour faire fuir le fantôme mais parce qu'elle craignait qu'il se retourne contre elle.

Le marabout lui avait expliqué que les bruits de chaînes, un coup de fusil... et la lumière faisaient fuir les fantômes visibles.

Neina Aïcha a surtout peur des esprits invisibles tels Boutlilis l'écraseur ou le Chatouilleur. Contre eux rien ne valait les paroles sacrées. A condition de s'en souvenir dans son sommeil. Elle se couche avec une ceinture d'argent faite de maillons.

L'hiver, elle maintient le feu de la cheminée et ne fait que somnoler. La peur de ne plus voir la lumière l'obsède. La mort avait si souvent plané dans sa maison ! elle était deux. Deux horribles oiseaux - le sien et celui de Cheib Slimane - nichés quelque part dans l'attente de leur vol. Neina Aïcha est certaine que sa mort ne dort pas. Cette certitude elle l'a depuis longtemps. Depuis la fois où avant de s'endormir elle pensa qu'à fermer les yeux elle risquait de ne pas voir arriver la mort. Voir ce n'est pas encore ressentir. Il y a l'espoir entre eux.

Mazouz demande la pochette de tabac.

Neina Aïcha le regarde du coin de l'oeil. Elle le hait trois fois. A cause de son père - que Dieu lui pardonne. Elle aurait eu la maison entière s'il avait réussi à déloger

Mohamed Salah le voleur. Il a fini par élever un mur bien au delà de la moitié de la maison et de la cour. Et il lui a laissé la plus petite partie.

Enfant, Mazouz était craintif et pleurnichard. Il n'avait pas la fougue de son cousin Amen. Il pouvait être beau, Amen avait lui du caractère - tout le temps à chasser dans la forêt malgré les chacals et les sangliers. A mener de main de maître les troupeaux... ses yeux sombres brillaient comme sa peau. C'était déjà un homme - de la race des hommes. Que le diable l'emporte !

A ses côtés Mazouz avec ses boucles blondes et ses yeux clairs semblait être sa femme. Elle se demande d'ailleurs si Amen ne l'a pas...

Amen... elle lui avait donné sa fille. Il aurait su la conjointre et lui faire des enfants - des mâles.

Maudit soit cet enfant du malheur. Il lui avait aussi gâché ses rêves. Son vrai nom auprès de Dieu est Humiliation. La mort est plus douce. Enfin pas la mort, la cécité ! oui elle aurait préféré être aveugle - «Loué soit le Seigneur de m'avoir évité ce malheur» - plutôt que de boire la honte.

Elle racontait comment elle avait refusé de donner sa fille à un traître. Mais personne n'était dupe. Une promesse est une promesse. L'honneur est une évidence. Il ne se discute pas il se pratique. Un soldat de retour de la guerre trouva sa promise mariée. Il la reprit et la belle-famille remboursa l'ancien mari qui accepta.

La troisième raison de sa haine envers Mazouz est dûe au fait que son neveu-gendre lui a interdit l'entrée de sa maison. Et empêche Barco de lui rendre visite. Il cloître sa fille chérie afin de la battre en toute quiétude.

Neina Aïcha et Mazouz s'étaient disputés violemment à ce sujet. Mais l'homme reste maître de l'usage de sa pos-

session.

Cheib Slimane n'entendait pas ses plaintes. Il se contentait de parler comme ses délires «l'humiliation frappe l'honneur. Cette fibre des principes et de l'orgueil, façonnée par Dieu et rallongée par le diable - Que Dieu nous préserve de cet aveugle borgne. Si un homme a honte c'est que l'erreur l'a touché».

Vieux chameau ! il déblatère des mots plus gros que lui. Il est persuadé d'être un saint. Lui qui est toujours resté derrière elle. Le voilà qui sent l'atmosphère lourde et qui va rire avec des mots «Alors Mamouz quelles sont les nouvelles ? Amen est revenu... il paraît qu'il retourne en France, avec sa famille».

- Oui il repart aujourd'hui même. Ahmed doit venir les chercher avec sa voiture.

- Oh non ! avec ce temps personne ne pourra venir ici.

- Je ne sais pas. En tout cas c'est ce qu'il m'a dit.

- Et que va-t-il faire de sa maison et de ses terres ?

- Il me les a confiées.

- Il compte revenir ?

- Peut-être, je n'en sais rien.

«Nous sommes à Dieu et à Dieu nous retournerons».

«C'est plutôt au diable que je l'enverrais» pense Mazouz.

Il hait le dieu de son enfance qu'il suivait comme une femme suit son époux. Amen était sauvage et viril. Il menait les troupeaux à coups de pierres et jurait plus vertement qu'un vieillard. Toujours dehors à courir et jouer de sa gasba !

La haine vint le jour où il épousa Barco. Il ne pouvait oublier qu'autrefois elle jouait avec Amen. C'était sa promise. Sa femme. Amen demandait à Barco de lui

montrer son abricot et permettait à Mazouz de regarder aussi. L'abricot de Barco.

Mazouz se souvient. Il avait pleuré de ne pas avoir d'abricot à montrer à son dieu. Il haït Barco. Il l'épousera.

Et il lui en veut d'avoir montré son abricot à Amen. Cette souffrance l'a empêché de consommer son mariage durant des mois. Il ne pouvait la voir - s'approcher d'elle - sans penser à son abricot imberbe et rose offert à la vue d'un autre monde - homme. Ce n'était pas à lui que l'offrande était tendue mais à Amen.

Mazouz ne croit pas ce que l'on dit sur Amen. Ce n'est pas un collaborateur. C'est un guerrier. Il n'est d'aucun camp.

L'unique raison de sa haine est Barco. Et il la haït plus qu'Amen. Plus que la mort. Autant que Zimba la El Mouchi. Si elle n'avait pas séduit Amen rien ne se serait passé.

Et Neina Aïcha ? Il la haït mais moins que les autres. Elle est vieille.

- Dis-moi Mazouz, alors... ? Interroge avec reproche Neina Aïcha.

- Méta ?

- Comment ? Il y a deux ans que tu es marié et toujours pas d'enfant.

- Décret de Dieu !

- Ils sont bien longs Ses décrets ! occupe-toi plutôt à satisfaire ma fille. Elle a les hanches larges des pondeuses.

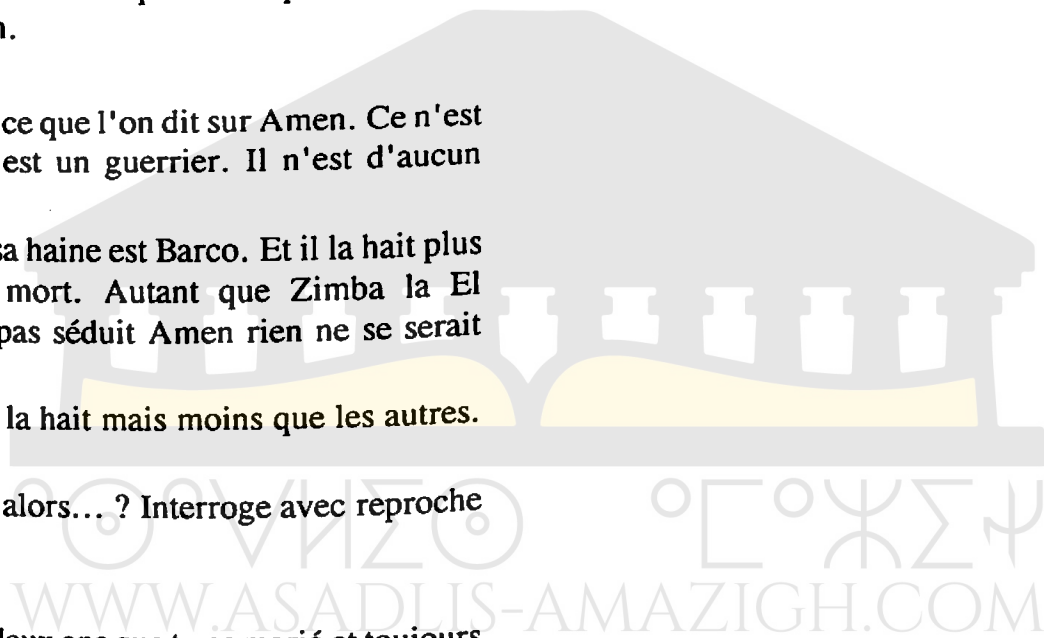
- Ya Neina j'attends la bénédiction de Dieu. J'attends...

Tout compte fait il la haït autant que Barco et Zimba.

«Gens de bien je retourne à la prière. Que la paix soit

sur vous».

Il y a des fois où Neina Aïcha pense que le ciel s'acharne contre elle.



Dans la troisième maison, en contrebas de l'autre côté de la rivière, Mohamed Salah lève les yeux vers le plafond. Il entend rouler les pierres qu'il avait déposées sur les vieilles tuiles. Il a l'impression qu'un groupe de djinns piétine le toit.

La fumée reflue de la cheminée - quatre enfants serrés autour du feu toussent. Derrière eux, frissonnant de froid mais ne voulant rien dire, se tient Sahra l'aînée de douze ans. Un courant d'air lui transperce la peau protégée par une robe élimée aux manches courtes. Tout son corps est marbré.

Elle tente vainement de se recroqueviller sur elle-même. Elle serre ses pieds nus entre ses mains - la tête contre ses genoux ramassés. Elle tient sa place.

Tous sa mère ne la remarque pas. Elle est assise sur une peau de mouton près du feu - un bébé emmaillotté dort à ses pieds.

Le regard de Mohamed Salah se pose sur sa famille. Il remercie Dieu de Sa générosité. Il serait encore plus reconnaissant si le Seigneur ne lui donnait plus de fille mais des mâles. Il n'a pas un seul fils.

Il oublie vite sa déception. Il est inquiet.

La tempête de neige risque de durer et ils n'ont rien à manger. Elle fut si soudaine et précoce. Il pensait attendre encore quelques jours avant d'emprunter deux ou trois sacs de blé - de l'huile - des fèves et des pois-chiches secs - de... Il manque de tout.

Depuis son enfance il vit avec la faim. Ils étaient treize enfants à vivre dans un gourbi. Son père et sa mère travaillaient chez des colons tandis qu'il mendiait. Leur misère faisait peur aux plus misérables. A treize ans Mohamed Salah a mangé un bonbon. Un présent de Mon-

sieur Marcel. Lui qui mastiquait à longueur de journée des glands, des racines et des sauterelles crut qu'un bout de paradis fondait dans sa bouche.

Chez Monsieur Marcel il s'occupait du troupeau de vaches - de la traite et des champs quand son père mourut de s'être piqué à un clou. Un mauvais djinn en profita pour pénétrer son corps et le tuer. Cette mort avait rendu Mohamed Salah heureux. Il était plus près de Madame Marcel. Elle le serrait souvent contre elle «pauvre orphelin...» - ses yeux près de la poitrine imposante - la chaleur d'un corps à travers la robe de nylon à fleurs. Il ne pouvait empêcher une érection spontanée. Peut-être ne ressentait-elle rien car à ce moment-là elle le pressait contre son corps.

Le vendredi était un jour béni. Madame Marcel prenait son bain. Dans la pièce du fond avec la fenêtre sur l'étable. Ni les volets ni les rideaux n'étaient jamais tirés.

Mohamed Salah montait sur un bidon pour admirer le corps dodu plus désirable que celui d'une houri. Il mordait ses lèvres de plaisir - Madame Marcel, nue, debout, savonnait ses seins - son ventre - ... se pliait - la croupe offerte.

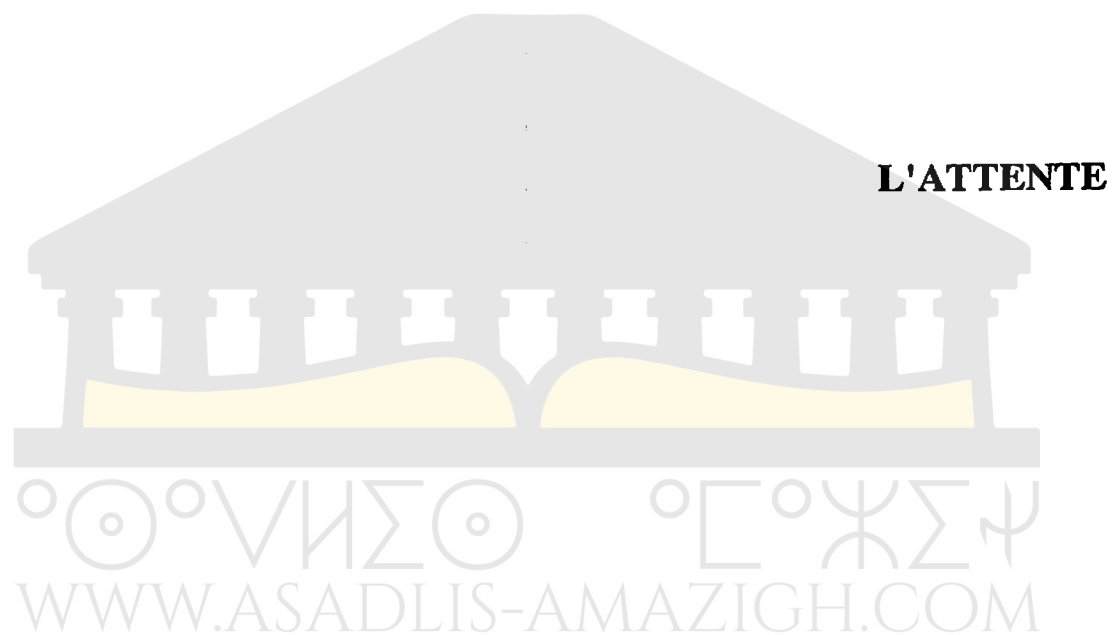
Elle était curieuse de tout. Elle allait le voir traire à l'étable - s'accroupissait près de lui les genoux légèrement entrouverts. «Le diable a guidé mes yeux».

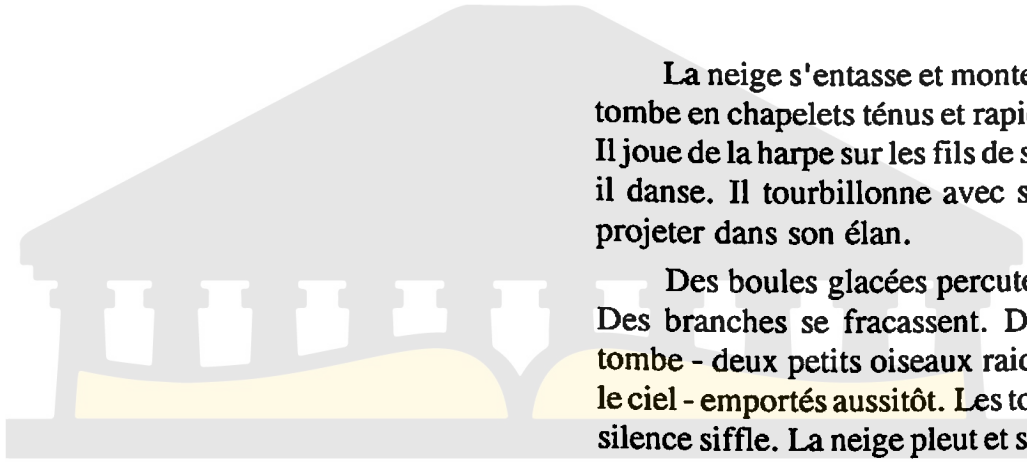
Elle était bonne - affectueuse envers lui. Il en voulait à Monsieur Marcel de ne pas lui faire de beaux garçons. «Ma mère disait qu'elle était vieille mais qu'elle me pardonne - et que Dieu lui pardonne - je trouvais Madame Marcel plus jeune et plus belle qu'elle.

Un jour Monsieur Marcel est parti. En compagnie de ses voisins. Il a emmené Madame Marcel. Mohamed Salah en a attrapé la fièvre pendant trois jours. Durant son alitement ses cousins - voisins - ont voulu s'emparer de la

ferme. Il les a chassés sous la menace du vieux fusil de son père. Quelques jours plus tard ils lui tirèrent dessus. Mais ils le ratèrent. Il n'abandonnera jamais la maison de Madame Marcel.

Il se maria avec la fille de son oncle - Touns - mais c'est avec Madame Marcel qu'il sait faire l'amour. Et qui lui donna six filles.





La neige s'entasse et monte à sa propre rencontre. Elle tombe en chapelets ténus et rapides. Le vent l'accompagne. Il joue de la harpe sur les fils de soie. Emporté par sa passion il danse. Il tourbillonne avec sa muse - valse avant de la projeter dans son élan.

Des boules glacées percutent les arbres et les pierres. Des branches se fracassent. Des pierres roulent. Un nid tombe - deux petits oiseaux raides tendent leurs pattes vers le ciel - emportés aussitôt. Les tourbillons s'entremêlent. Le silence siffle. La neige pleut et se soulève en vagues. Le ciel n'en finit pas de se désagrèger. Le froid se durcit. Une femme pleure au coin d'un feu. C'est déjà l'après-midi et il fait nuit.

Amen est anxieux. Il ne cesse de tourner dans la pièce. Ahmed ne pourra jamais arriver par cette tourmente. La route est impraticable durant plusieurs jours. Même si la neige s'arrêtait à l'instant. Mais il ne peut se résoudre à cette évidence. Il attend le miracle. Il refuse l'évidence.

Il hoche de temps en temps la tête. De dépit et d'incompréhension. Il lui est impossible de songer à une autre éventualité que celle qu'il avait prévue. Il doute mais il espère encore plus fort. Un klaxon va résonner d'un instant

à l'autre ! il s'accroche à cette pensée comme un affamé à la vision d'une pierre qu'il prend pour un bout de pain.

Son angoisse s'accroît au même rythme que son exaspération. Il était revenu malgré la crainte des ressentiments - des proches - représailles. Pour lui la guerre n'était pas finie. Il espérait surprendre ses adversaires par son apparition et sa rapidité à repartir. Une opération éclair de trois jours. Les hommes étaient bernés mais la nature veillait.

Il hait la neige et le froid.

Il se souvient d'une nuit de garde avec un groupe de militaires français durant l'hiver. Ils patrouillaient dans la montagne et la neige s'était mise à tomber. Ils ont bivouaqué sous un cèdre. Ils ne pouvaient allumer de feu afin de ne pas révéler leur présence. Amen avait passé la nuit à donner des coups de pieds dans le tronc d'un arbre pour réchauffer ses orteils. Au matin des moudjahids les ont mitraillés.

Amen, plongé dans la neige, voit un de ses compagnons s'affaler près de lui - une grenade dégoupillée s'échappant de sa main. Elle est tombée juste devant le visage d'Amen.

Machinalement il la recouvrit de neige et attendit l'inévitable. Attendre la mort ce n'est pas être en train de mourir. La vie souffre de lutter encore et le temps refuse de se compter. La grenade n'a pas explosé.

Il fut si terrifié qu'il n'éprouvait plus aucune chaleur dans son corps percé jusqu'à la moelle par la grenaille du froid.

Il ne peut plus voir la neige sans être épouvanté. Il est persuadé qu'elle cache une grenade en attente de lui éclater dans le visage.

Le petit garçon tire la manche de sa mère. «Maman j'ai

faim». Zimba répond à haute voix :

- Je sais que tu as faim. Mais il n'y a plus rien à manger. Ton père a tout donné. Il n'a oublié qu'un oignon.

Amen aurait tout donné - même ses yeux - pour entendre le klaxon à cet instant là. Il continuait d'espérer. Au moindre bruit il s'élançait au dehors. Mais il ne trouvait que la neige et le vent qui l'assaillaient jusque dans les trous des narines. A peine pouvait-il ouvrir les yeux à la recherche au-delà du muret de la cour des phares du salut. Le froid le pétrifiait devant la porte. L'air lui manquait. Il rentrait avec le vent et le froid à sa poursuite.

Son inquiétude lui fait oublier le froid qui règne désormais dans la pièce. Le feu est presque éteint. Il n'y a pas de bois. Zimba a senti son fils affamé se serrer contre elle. Elle lui demande d'aller chercher les deux petits bancs qui leur servaient de sièges. Elle les croise sur le restant du feu d'une main tandis que de l'autre elle maintient le nourrisson contre son ventre. Elle est amère. Sa salive a le goût des racines. Ses gestes sont nerveux - exaspérés. Elle a un rictus de dégoût aux lèvres. Pour un peu elle s'arracherait les cheveux rien que pour se soulager. Elle ne sait plus quoi dire ou faire. Elle est le jouet du destin d'un homme qui n'attire que le malheur.

Elle soupire de désolation. Ce n'était pas Dieu mais le sheitan qui avait placé Amen sur sa route. Il était trop beau pour être un simple homme.

Elle ne reverra plus ses parents, les visages et les lieux de son enfance. Cet homme a tout saccagé. Une larme tombe - elle se souvient de sa mère. Sa mère chérie dont elle allait s'éloigner, au delà de la mer. La distance lui paraît inhumaine. Marseille est un bout du monde. Ses pleurs roulent.

Reverra-t-elle un jour sa mère vivante et lui demander pardon ? Il est dit que la bénédiction maternelle est un sauf conduit auprès de Dieu. L'Amour d'une mère - son pardon - est une eau sacrée qui efface les pages du livre des péchés.

Le petit garçon tire à nouveau la manche de sa mère. Il a toujours faim. Zimba mouche son nez entre ses doigts et jette ses pleurs mêlés de mucus dans le feu. «Bientôt... bientôt on va manger». Ses yeux se remettent à saigner.

Mazouz est rentré chez lui.

Barco lui prépare une omelette avec les oeufs qu'il a rapportés. Elle aimerait bien se rendre chez sa mère par ce temps. Cela fait un mois qu'elle n'a pas dépassé la porte de la cour - fermée à clé. Quand son époux s'absente elle appelle sa mère au-delà de la cour. Elle lui raconte ses misères à travers le bois.

Depuis quelques jours l'une et l'autre se pressent contre la porte et pleurent en coeur. Sa mère lui a posé des questions sur sa vie intime. Barco en a tellement rougi qu'elle pensait enflammer la porte et ses vêtements. Elle ne pourra jamais lui dire. Le soir de ses noces son époux n'avait pu la déflorer. Il avait beau s'évertuer sa tige demeurait sans vigueur.

Barco oublia son ignorance le soir où elle pensa que la tige devait s'enfoncer plus profondément au lieu de mollir contre les parois de son abricot.

Mazouz ne put venir à bout de son impuissance que le jour où il battit son épouse. Harassé et irrité de ne pouvoir la pénétrer - de recto ou de verso - il se leva - alluma la chandelle et découvrit sa haine nichée dans le creux de deux jambes potelées. L'abricot de Barco. Le même - avec en plus une touffe de poils noirs et une crête de chair brune et rosée - que celui, imberbe - qu'elle avait montré à Amen.

Tout est sorti d'un seul coup - les injures - les coups - le viol. Barco allongée sur le ventre découvrit que la tige pouvait s'enfoncer plus profondément - douloureusement. Elle n'avouera jamais.

Mazouz mange son omelette. Il pense à la voiture qui doit emmener son cousin et qui n'arrive pas. Il tente de réfléchir à la situation mais il ne peut pas. Il ne sait vraiment pas quoi se dire. Il attend. La chaleur dilate son corps - le sang afflue.

Barco enlève l'assiette qu'il a repoussée. Elle en mange les restes. Soudain elle entend le nom de Amen. Elle n'a pas le temps de comprendre. Un coup de pied au ventre lui fait rendre le blanc d'oeuf. Elle se croit morte quand un autre coup de pied sur le flanc lui coupe la respiration. Elle veut vomir mais tout reste dans sa gorge. Elle s'étouffe de nourriture et de cris qui refusent de sortir - spasmes. Enfin elle peut respirer. Sa bouche laisse jaillir son amertume - sa bile - les oeufs - les gémissements «ya yema... ya yema chérie... il m'a tuée...»

- Ne t'inquiète pas pour ça. Un jour je t'égorgerai pour de bon. Il sort un couteau de sa poche - crache sur elle à défaut de l'égorger. «Ya yema... ya yema chérie... il m'a tuée».

- Je vais te montrer !

Il la colle par terre - sur le ventre - rabat ses robes sur les reins et la pénètre. Ses mouvements sont rapides - violents. Il tombe lourdement sur elle - sa jouissance est rapide. C'est comme ça qu'il aime.

Barco ramène ses robes sur sa nudité. Elle pleure de souffrance - honte, recroquevillée sur elle-même. Ses sanglots réveillent la douleur des côtes et du ventre «ya yema... ya yema chérie il m'a tuée».

La famille de Mohamed Salah se nourrit elle aussi d'oeufs frits, et de patates cuites dans la cendre et les braises. Les enfants mangent même les épluchures carbonisées.

Sahra s'est rapprochée du feu pour préparer le repas. Elle est heureuse. La chaleur avive son corps. Elle ressent une immense affection pour la marmaille qui l'entoure - ses enfants. A chaque naissance elle héritait d'un enfant à s'occuper. Elle pense qu'elle est mère. Elle regarde leurs yeux, leur bouche aux lèvres couvertes de cendre grise et noire. Rabia la plus petite en est couverte du menton jusqu'au nez. C'est sa préférée. La seule à qui elle ait donné le sein. Sahra se débarrassait ainsi de la tension - nouvelle - de ses mamelles.

Mohamed Salah continue de se tenir debout, en retrait. Parfois il se penche vers le feu - y réchauffe ses mains.

A la moindre alerte - soucis - son premier réflexe est de penser à la nourriture. Les quelques poules, sacs de blé - patates n'existent pas pour lui. Il ne croit pas non plus que la tempête va cesser. La seule chose qu'il ressent est l'angoisse d'un assiégé sans provision. Cette idée l'obsède - l'étouffe.

Il tient cette obsession de son père. Toujours debout et inspectant sans cesse les provisions de son vivant.

Cette année la récolte a tout juste suffi à rembourser les semences. Il soupire. A qui demander ?

Neina Aïcha masse ses membres douloureux avec de l'huile d'olive. Elle passe ses mains poisseuses sur ses cheveux gris que le henné abandonne. Elle remet le foulard qu'elle serre fortement.

De l'eau chauffe sur le feu. Elle le retire - se rince les mains avec un peu d'eau. Elle a déjà tout préparé pour sa

galette aux dattes. Elle fait frire la semoule avec du beurre - ajoute la mélasse de dattes et l'eau chaude. Le rfiis touns - galette de dattes - est vite prêt. Elle l'aplatit en forme de pain rond. Cheib Slimane en raffole. Elle le sait. Et elle a beau maugréer qu'il n'en verra pas même un grain elle se lève - lui apporte une bonne part. Cela a toujours été de la sorte. Elle n'a jamais rien mis à la bouche avant son époux.

Cheib Slimane est endormi. Il rêve. Il est le génie des trois vœux. Un homme vient lui demander le salut. Il répond qu'il ne peut donner ce qu'il n'a pas. L'homme insiste et Cheib Slimane le génie l'emporte à la mosquée «nous allons entrer et prier. La première parole que tu entendras à notre sortie sera la réponse à ton souhait». Ils entrèrent et prièrent longuement. A leur sortie un mendiant s'approcha de l'homme et tendit sa main. L'homme dit aussitôt «hélas, je n'ai rien pour toi».

Neina Aïcha le tire de son rêve à ce moment.

Elle jette l'assiette sur le lit «tiens» ! et s'en retourne en claudiquant. Elle prend au passage un peu de bois.

Elle ravive le feu - se rassoit lourdement. Elle peut enfin goûter à sa préparation - enfonce de ses doigts courts et boudinés une bouchée entre ses lèvres charnues. Elle ne peut en apprécier la saveur - elle pense à Amen. S'il avait prévenu de son retour elle aurait eu le temps de commander un sort auprès du marabout. Et puis non ! la seule chose dont elle ait envie c'est de le déchirer entre ses mains. Et de manger son foie. Elle ne pourrait jamais le faire mais c'est son souhait. Elle s'en veut de l'avoir reçu si aimablement. Il avait tapé à la porte et elle l'avait fait rentrer avec beaucoup de joie. Elle lui avait préparé un café. Elle ne l'avoue pas mais elle a peur d'Amen. Ou elle l'admire.

Elle crache un noyau de datte oublié - des grains de semoule tombent sur son menton barré d'une croix bleue.

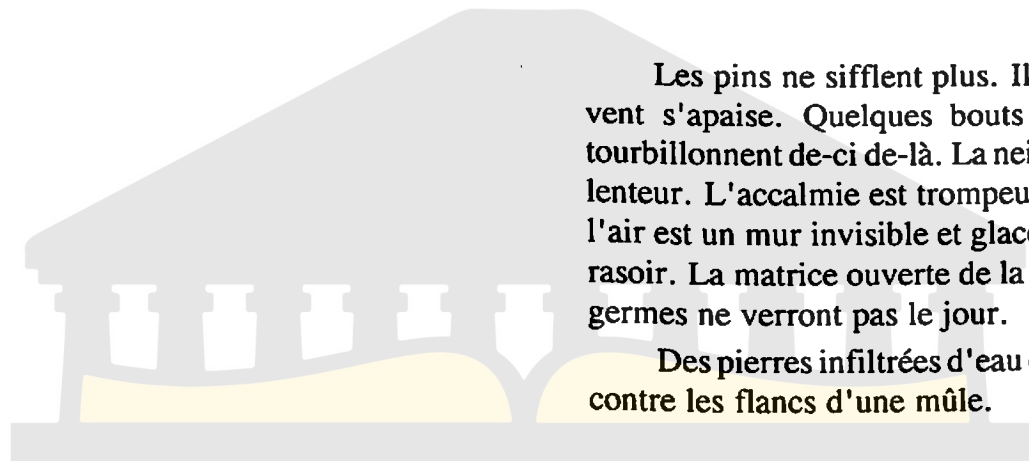
Mazouz est un incapable. Il prétendait tuer Amen à son retour. Il a baissé les yeux devant lui, comme une femme.

Neina Aïcha si elle s'écoutait irait trouver l'un et l'autre et les insulterait tant qu'ils finiraient par mourir de honte. Cette idée lui plait. Elle lui fait oublier la frayeur de Boutlilis l'esprit qui écrase. Après le départ de Mazouz elle s'était assoupie auprès du feu. Boutlilis a aussitôt pesé sur elle. Ses yeux étaient ouverts et elle voyait bien un être adipeux aux yeux ronds et ouverts ricaner silencieusement au-dessus de sa poitrine. Il ne semblait pas énorme mais son poids était considérable. A chaque fois qu'elle tentait de le repousser Boutlilis présentait son sexe au devant de ses mains. Ce fut miracle de geindre la formule sacrée. L'esprit s'évapora. Elle décida de préparer une galette aux dattes pour se fortifier.

LE FROID

Cheib Slimane est heureux de découvrir au sortir du sommeil que la sagesse de ses rêves est déjà récompensée en ce monde. Il aime le rîs touns.

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM



Les pins ne sifflent plus. Ils ondulent légèrement. Le vent s'apaise. Quelques bouts d'étoffe de soie blanche tourbillonnent de-ci de-là. La neige s'essouffle et choit avec lenteur. L'accalmie est trompeuse : l'espace se contracte - l'air est un mur invisible et glacé. Le froid est une lame de rasoir. La matrice ouverte de la terre livre ses enfants. Les germes ne verront pas le jour.

Des pierres infiltrées d'eau éclatent. Un chien se blottit contre les flancs d'une mûle.

L'enfant affamé a fini par s'endormir. Il est allongé devant sa mère. Zimba ne pleure plus. Sa vie avec Amen n'a été qu'une suite d'attentes. Elle vit avec un absent. Même sa présence est une absence. Il était ailleurs par le corps et l'esprit. Où pouvait-il bien être ? Elle ne le saura jamais.

Maintenant elle le sait bien : le dieu rencontré dans la forêt n'est pas un homme d'ici. C'est un voyageur égaré dans le corps d'un Berbère. Il a cessé de rire pour regarder le monde du silence. La tristesse s'est emparé de son visage quand l'innocence l'a quitté. Le voyageur est devenu un prisonnier.

Amen se disait souvent que c'était un autre qui vivait

à sa place. A moins qu'il ne possède deux vies ? L'autre, celle qui lui ressemble, est simple. Elle est l'intuition de son bonheur. Une vie où l'évidence des choses rendait la pensée heureuse. En fait, son malheur est de ne pas avoir de réel désir. Vivre sans agir - par soi-même - pour soi-même. Il rêve d'une vie de laboureur - celui du conte.

Sa mère lui racontait des contes. Il ne se souvient que d'un seul - son conte. Le laboureur du lac.

Un laboureur et sa femme vivaient leur amour dans une humble chaumière au bord d'un lac. Un jour, le malheur survint sous la forme d'un homme de passage. Profitant de l'absence du laboureur il tenta de violenter sa compagne - vainement. Alors, il la tua et la découpa en cent morceaux qu'il répandit à travers le monde. Le laboureur n'en retrouva que quatre-vingt-dix neuf. Sa femme ne put revenir à la vie car le morceau manquant était le coeur.

Une nuit, il entendit en songe la voix de sa bien-aimée qui lui conseilla de labourer le lac. Et le laboureur n'eut de répit de labourer le lac jusqu'à ce qu'il s'y noya. Et un jour sur le lac flotta une fleur rouge en forme de deux coeurs unis.

C'est de celà dont il rêve. Une vie de laboureur loin des tourments des hommes. En attendant il ne sait quelle est de leur présence ou de leur absence le mieux pour lui.

Un profond soupir s'échappe de l'âme de Zimba. Il touche le coeur d'Amen qui oublie ses pensées. Il découvre que le temps a passé et que le froid s'insinue de plus en plus dans la maison. Il cherche du regard quelque objet de bois à mettre au feu. Il n'y a rien. Il pense à démonter la porte de la cour mais il se dit que son bois doit être trop humide pour brûler. Il doit faire quelque chose !

Son regard et sa pensée balayent de nouveau la pièce et les alentours. Rien !

Il n'y a qu'une solution : aller chercher ce qui manque chez Mazouz. Amen ne songe pas un seul instant que son cousin puisse refuser... Il lui en coûte de revenir en arrière. De retrouver ce qu'il veut fuir. Il n'avait accepté de revoir son passé que pour un dernier adieu. Les muscles de son visage se crispent. Il avale sa déception. Il n'y a plus de recul où se réfugier. Son corps se durcit - ses mains se contractent. Il puise du courage dans sa vie de laboureur - ouvre la porte et repart vers le passé.

Zimba hoche la tête. Elle n'a plus la force ni l'envie de souffler son dépit. Elle devine le départ et la destination d'Amen - sans y porter d'intérêt. Elle n'est plus qu'un soupir. Sa haine a disparu. Elle est envahie d'une soudaine lucidité qui lui fait découvrir la réelle nature de son homme : un enfant égaré dans un corps - un monde d'adultes. Un enfant qui lui a fait deux enfants !

Lui-même ne doit pas connaître son état. Il fait semblant d'être ce qu'il paraissait être sans se douter de sa comédie. La vie est une méprise entre Soi et soi. Il y en a toujours un de trop. Qui est-il sinon le serviteur d'une culture ?

Amen est sorti.

Il trouve l'été et le soleil au plus chaud de l'après-midi. Il aperçoit son père au-delà du muret de la cour. Plié sur les blés, il réunit les tiges brunes d'une main et les faucille de l'autre. De temps à autre il relève le buste pour étirer ses reins. Amen le rejoint. Le travailleur semble ne pas le voir et continue sa moisson. Amen, tout près de lui, l'observe (à cet instant précis Amen est Un). Son regard devient connais-

sance - simplement. L'évidence.

Il ne voit pas l'esquisse d'un être mais sa vérité. Corps courbé - chapeau de paille sur le crâne - tablier de cuir sur le ventre et les jambes - bandelettes de chiffon, enroulées autour des mains... nimbées de lumière ! «Père» ! (entendre sa propre voix et en découvrir la douceur et le respect) !

Le moissonneur se fige et se redresse. Il a entendu une voix. Quel beau visage ! Les rides au front et au coin des yeux comme des sillons révèlent la beauté des douleurs secrètes - deux fentes où scintillent des gouttes de rosée - une bouche qui cache ses pleurs dans un sourire... deux mains tannées et scarifiées, usées de caresser les saisons... nimbées de lumière !

Amen redécouvre sa voix.

- Père ? Je suis perdu. Je ne sais plus quoi faire. Tout me paraissait simple au début. La voiture devait venir nous chercher et nous emmener. J'ai tout donné à Mazouz. Et puis il y a eu cette tempête !

Et maintenant me voici bloqué, sans savoir quoi faire. Je ne veux pas aller chez Mazouz. Je ne veux plus les revoir. Tu comprends ? Pourquoi mon corps agit-il malgré moi, impuissant et consentant par la force des choses ? Quelle est le nom de cette force qui fait accepter l'impondérable ? Qui manipule ma vie en me laissant mon esprit... ? ... Père... ?

Le moissonneur avait cru entendre une voix. Il regarde vers la maison et voit son fils cinq ans plus tard, emmitoufflé dans une cachabia, avancer au ralenti - péniblement dans la neige. Il se rend chez son cousin.

La fornication a apaisé Mazouz.

Sa tension s'est estompée. Il n'ose pas regarder Barco. Il a honte. Il se demande pourquoi il agit aussi haineusement. Il voudrait lui dire des mots tendres. Ce Mazouz là est l'enfant qui demeure en lui. Rien, jamais, ne sortira. Il joue à l'homme. L'enfant ne vivra plus. Qui jugera-t-on pour cet infanticide ?

Il ne peut supporter sa contradiction. Il se rue vers la porte - se voit jouer à l'homme courroucé - continue. Il sort en refermant énergiquement la porte - mais ne la verrouille pas. Le froid cueille son visage. Ses pensées se figent et il les oublie. Il protège son corps. Il n'y a même plus la trace de ses pas anciens. Le soleil est une cendre et le froid une braise.

Le hasard est un écrivain de théâtre. Amen trouve la porte de la cour entrouverte et des traces de pas. Des signes pour nourrir l'interprétation.

Il tape faiblement à la porte intérieure. Donne un coup de pied. Ses orteils ont la consistance du verre.

- Men hou... ?

- Amen ! Mazouz... ? (Mon Dieu que la porte s'ouvre).

Barco a reconnu la voix grelottante d'Amen. Son retour elle n'y attache aucune importance. Même mort elle continuerait d'être sa femme - propriété. Une femme lui a volé Amen. Elle a été mariée à Mazouz. Mais elle est la promise d'Amen. Tout est là sans passion ni doute.

La seule idée - pensée d'elle-même : je suis la femme d'Amen. Elle n'est pas Barco. Elle tient son rôle parmi la mère, le père, l'époux. Les coups, les insultes font partie du jeu. Et la vie peut passer sur la vie. L'enfant est un comédien qui joue à l'homme. Nul n'est plus sincère qu'un enfant dans le jeu. Il pense à tout avant de jouer. Il invente, dès le début,

la fin. Il a créé la mort pour conserver sa mémoire. La mort se nomme mémoire, là où l'enfant rit et pleure de ses performances. Le rideau tombe - la pièce est finie. Chacun retrouve Sa Vie. Le comédien a une vie de trop.

Amen a reconnu la voix parfumée de pleurs de Barco. Elle ouvre la porte d'un souvenir. Barco enfant - sa longue natte... courant derrière un troupeau de chèvres. Sa croupe rebondie bondissant à travers le tissu de sa robe...

- Mazouz est sorti !

Amen n'a plus le temps de penser à Barco. Le froid et le désir d'oublier le passé fânent son coeur. Il ne sait déjà plus goûter le parfum des pleurs. Barco n'existe plus. Il a tué son image. Ce n'est qu'une voix sans corps. Sinon pourquoi n'est-il pas entré ? Il ne lui a rien demandé - a juste dit qu'il reviendrait. Barco est retourné s'asseoir près du feu. Elle y lance quelques bouts de bois et s'assoupit. Elle ne rêve pas.

Cheib Slimane s'est endormi, la dernière bouchée du gâteau aux dattes entre les doigts qui se desserrent. Il respire la bouche ouverte. Les poils gris de sa moustache - jaunis par le tabac - tressaillent. Il rêve d'un pont entre deux terres. Sur l'autre terre se dresse une mosquée. Des soldats et des bombes passent comme des bouts de bois - au fil de l'eau - sous la passerelle. Il se dirige vers la Mosquée Divine en ramassant des plumes d'ange sur son passage. Cheib Slimane a rendez-vous avec Dieu. Il tape à la porte... et c'est Mazouz qui lui ouvre.

Mazouz entre. Il frotte ses mains - martèle le sol. Son visage tiré et figé a la couleur pâle d'un citron et d'une datte.

- Mèta... ? Le diable serait-il à tes trousses.

- Ya Neina Aïcha avec un froid pareil il doit se cacher

dans le cul brûlant d'une chèvre !

Neina Aïcha prépare de nouveau le café. La discussion viendra après...

Cheik Slimane s'est éveillé.

Il retrouve Mazouz. Il a du mal à ouvrir les yeux. Le miel colle ses paupières. Le bout de gâteau aux dattes tombe par terre. Neina Aïcha sursaute. Elle sait que le chant du coq annonce l'aurore mais elle ignore quel est le son qui annonce la mort. Elle est en vie et elle veut s'en persuader : elle parle à Mazouz. Ce qui l'effraye le plus est d'être invisible et inaudible aux autres. Une nuit elle a rêvé qu'elle s'éveillait au matin sur une terre déserte. Elle était l'unique être de la terre.

Et quand elle s'éveilla à la réalité, l'angoisse l'a poursuivie : pas un seul bruit - le silence - le vide. De la fenêtre deux peupliers figés - le ciel désert... le silence - le silence - le vide. Ce fut peut-être la seule fois où elle bénit Cheib Slimane ! lorsqu'elle entendit ses ronflements. Et d'un seul coup le monde s'est repeuplé. Les poules caquètent - l'âne braît - un corbeau passe - les peupliers ondulent - le ciel retrouve son eau et le vide son air. Les ronflements du saint homme révélaient une richesse insoupçonnée ! désormais elle les aime. Après tout, peut-être était-il réellement saint ?

Mazouz se rend toujours chez sa belle-mère après avoir battu Barco.

Il regarde Neina Aïcha et voit sa femme vieillie. Il se rend compte qu'il a épousé deux femmes. «Les hommes ne devraient épouser que des orphelines». Il hait ses femmes - la jeune et la vieille. Durant un bref instant il imagine l'accouplement avec la vieille femme. Il détourne aussitôt son regard vers les flammes. Il veut cracher sa découverte

mais sa bouche est une grotte asséchée. Neina Aïcha ne voit pas Mazouz. Elle le devine. Elle prépare le café - avec sa fille. La présence de Mazouz lui rappelle toujours l'absente. Le coeur de Neina Aïcha voit à travers Mazouz le corps de Barco.

Cheib Slimane pense à son rêve - cherche à l'interpréter. Il en redécouvre les passages avec extase. Un excès de modestie lui fait dire que le rêve est trop grand pour lui - se ravise et souhaite de rêver encore plus grand.

Parfois il songe à écrire ses songes. Mais il n'a pas appris. Il ne sait même pas que cela est possible. Il croit au mektoub. Certains sont destinés à savoir et d'autres pas - dans tous les domaines. Il est persuadé que le mélange des matières et de savoir ou pas savoir rend les individus uniques. Et que la fin du monde surviendra lorsqu'un homme et une femme d'égal savoir et ignorance - inversé - se rencontreront.

Cheib Slimane se contente de connaître. Il ne sait pas que la connaissance est contagieuse - se connaître c'est connaître les autres. A défaut d'écrire il a un dictionnaire dans la tête :

Imagination : rêve qui se découvre en éveil.

Rêve : imagination qui se découvre dans le somme.

Pensée : mémoire du réel, du rêve et de l'imagination.

Idee : expression pratique de la pensée.

Inspiration : connaissance.

Art : expression pratique d'une connaissance.

Le viel homme est un artiste sans expression. Il vit une pratique dénuée : la sainteté.

Il pense et repense son rêve. Ferme les yeux et tente de le revivre dans son intégralité. Il modifie quelques passages - par oubli ou volontairement - reprend la fin pour lui donner une suite. Il tape à la porte de la Mosquée Divine... il ne peut imaginer Dieu ouvrant la porte. Ce seront deux anges (pourquoi deux ? Parce que... !). Il ne sait pas à quoi ressemble Dieu - ne peut qu'imaginer un trône resplendissant. Mais Cheib Slimane a du mal à fixer cette image. Le trône se dérobe. Il a beau se concentrer Dieu et Son Trône restent impensables.

Mohamed Salah se décide. «Bon j'y vais» !

Touns jette un regard indifférent vers son époux. Elle sait qu'il n'a parlé qu'à lui-même. Elle le regarde attacher des bouts de peau de chèvre autour de ses chaussures éculées - enrrouler son chèche autour de sa tête et de son cou - prendre son vieux fusil sous sa cachabia et sortir. En vérité elle ne sait pas qu'elle pense. Tout ce qui s'accomplit n'a pas d'esprit pour elle. Son époux est sorti et c'est tout.

Elle appelle Sahra et lui remet le nouveau-né. Elle en profite pour déplier ses jambes ankylosées. Elle ne sait pas non plus que la douleur se pense.

Mohamed Salah regrette d'être sorti. Il hésite. Pour se donner du courage il appelle son chien. L'animal au son de cette voix se blottit davantage contre les flancs de la mûle. L'appel se répète. Le chien se recroqueville en gémissant. L'homme l'injurie et décide de poursuivre sa route, seul.

Le froid est plus vorace et plus douloureux qu'un ventre affamé. Mais le vent semble s'apaiser et la neige ralentit ses flots. Cela donne du courage à Mohamed Salah. Il descend vers la rivière.

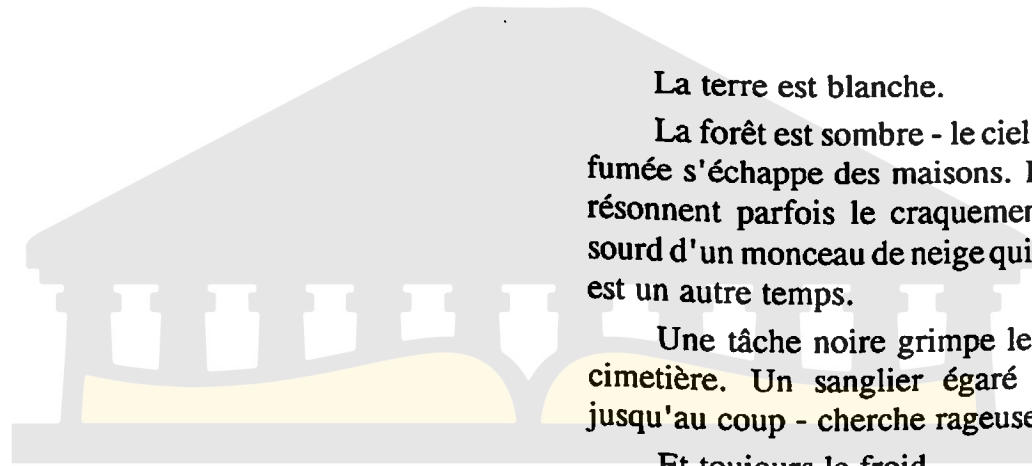
Il regarde tout autour de lui. Tout est blanc et sombre. Pas une seule couleur. Il grelotte. Son chèche blanc-jauni est un linceul sur son visage marbré. Son corps se comprime.

La forêt de pins commence près du cimetière, de l'autre côté, sur la colline où de la fumée s'échappe des maisons. Peut-être que la vieille Aïcha a honoré les morts ces jours-ci ? Et si les oiseaux n'ont pas tout mangé il devrait y avoir du rfs touns sur les tombes. S'il y en a pas il entrera dans la forêt. Mais où trouver du gibier par ce temps ? A moins qu'il ne vole une poule ou deux ?

Il reprend sa marche. Ses jambes enfoncées jusqu'aux genoux répondent avec lenteur. Il traverse la rivière gelée. Il monte vers les maisons.

LA LUTTE

°°∇HΣ°° °°∇Σψ
WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM



La terre est blanche.

La forêt est sombre - le ciel gris dur. Un mince filet de fumée s'échappe des maisons. Le silence est une bulle où résonnent parfois le craquement d'une branche, le bruit sourd d'un monceau de neige qui glisse et s'abat... Le temps est un autre temps.

Une tâche noire grimpe le long de la colline vers le cimetière. Un sanglier égaré - enfoncé dans la neige jusqu'au coup - cherche rageusement à avancer.

Et toujours le froid...

Zimba allonge le deuxième enfant tout contre l'autre. Elle déploie son écharpe - les recouvre - se lève. Ses jambes sont engourdis. Elle ramasse une boîte noircie par le feu et va ouvrir la porte. Remplit à moitié le récipient de neige et referme aussitôt. Elle pousse un gémissement de souffrance et d'amertume «ya yema laziza...». Il n'y a qu'une mère à qui l'on puisse dédier sa douleur.

Elle s'accroupit près du feu et détache son foulard. Son front et ses tempes ont attendri les lamelles d'oignon. Elle n'a pas de sel. L'odeur de sa peau et de ses cheveux sera le condiment de sa soupe d'oignon.

Amen revient sur ses traces.

La neige s'arrête au portail d'une caserne. Il y retrouve le sergent harki. Et lui pose enfin la question qu'il n'avait jamais osé lui poser. Il n'a plus peur. La folie peut venir.

«Un jour vous m'avez dit que vous étiez athée. Qu'est que c'est» ?

- C'est quelqu'un qui ne croit pas en Dieu.

Amen lui avait déjà posé cette question. Mais il préférerait l'oublier. La réponse était si impensable !

Comment un homme pouvait-il penser l'impensable ? Cette idée avait rendu le sergent vénérable à ses yeux. C'était un fou. Plus proche de Dieu qu'un maître coranique.

«Qu'y a-t-il après la mort» ?

- Qu'y a-t-il avant la vie ?

«Où serai-je après la mort» ?

- Où étais-tu avant de naître ?

Un homme pense l'impensable ! «Qui suis-je» ? Qui peut lui répondre ? Dieu, peut-être...

Depuis ce jour-là, la guerre n'a cessé de ravager l'esprit d'Amen. Il luttait contre l'ignorance - l'habitude même si l'indépendance était la folie. Il irait jusqu'au bout du bout. Le gouffre ne serait qu'un gouffre et non pas la fin. Il peut à son tour penser l'impensable.

La caserne disparaît.

Il est devant la porte de sa maison. A l'intérieur le feu s'éteint. La neige a fondu dans la boîte mais les lamelles d'oignon sont encore crues.

Zimba se dirige vers le fond de la pièce. Le froid l'accueille. Elle défait les bois du métier à tisser. La seule chose qu'Amen n'ait pas donnée. Parce qu'ils lui rappellent sa mère !

Zimba se souvient de la vieille femme - mince et belle - des heures - jours - mois passés dans le silence auprès d'elle. De ses regards qui semblaient dire «ma fille, je voudrais bien t'accueillir mais j'ai appris à ne pas aimer une étrangère à mon sang. Pourtant j'ai pitié de toi alors que je n'ai aucune raison de l'être».

Que Dieu lui pardonne. Ce n'était qu'une femme.

Les longs bois lustrés par le passage des fils s'embrasent. La chaleur revient. L'eau bout. Amen a froid mais ne veut pas entrer.

Ce ne sont plus les paroles de sa femme qu'il craint mais sa vision - et celle de ses enfants. Les témoins d'une vie dont il ne veut plus. Qu'il n'a jamais voulu. Une erreur de jeunesse due à l'ignorance - au conditionnement. Que faire ?

La vie est une succession de totaux d'une addition. Amen veut l'inverser. Il ne veut plus collaborer à son malheur. Il choisit l'autre vie. Mais sans la persévérance, la volonté n'est rien. Il n'ose pas encore s'enfuir - tout laisser tomber. Le scrupule le tient encore. Il retourne chez son cousin.

Comment peut-il encore tenir debout ? Il n'a plus d'orteils.

Son corps est un morceau de bois où brûlent les deux feuilles de ses oreilles. La route est tracée. Le revoilà devant la porte de son voisin-cousin, pareil aux deux mendiants du conte. Amen est voyageur du temps. Il se retrouve aux pieds de sa mère. «Il est ce qu'Il est et Dieu nous en a donné le bien... Alors le conteur te dit...»

Le conte parlait d'un pays où il n'y avait que des gens riches habitant des palais merveilleux, et deux mendiants à

la porte de chaque palais. L'un persévérerait dans son attente et l'autre finirait par s'impatienter de sa misère et s'introduisait dans le palais pour devenir un voleur chanceux - ou malchanceux.

Amen avait été le premier mendiant. Il décide de revêtir l'esprit du second. Il tape à la porte - même scène - répliques. Il ouvre la porte et entre.

Barco - debout, regard bas - rougit. Mazouz ne va pas tarder. En attendant elle prépare le café. Elle tremble et ne peut s'empêcher de sourire. Elle est avec son homme. Qu'il tende la main et elle le suivra.

Amen n'ose pas demander. Il fera sa demande après le café.

Cheib Slimane n'arrive pas à trouver le sommeil.

Il se tourne vers la planchette qui lui sert de table de chevet. Il entreperçoit à travers un brouillard filamenteux la boîte de conserve qui sert de cendrier, sa pochette à tabac et Le Livre. Et soudain il ressent une immense joie - la grâce de son infirmité oculaire qui l'empêche de regarder les lettres sacrées du Coran. Une souffrance voulue par Le Seigneur pour l'éprouver. Au poids du malheur correspond son poids de bonheur : Cheib Slimane voit et lit le Coran dans ses rêves. La joie éclate en fragments et les fragments éclatent chacun à leur tour... «Seigneur que ma joie demeure» ! Il s'assied au bord du lit. Son pied enchaussé touche le bout de gâteau aux dattes. Il se penche - le ramasse. Ce morceau-ci a dû tomber du paradis !

Mazouz se bat avec lui-même. Il évite de penser à sa belle-mère. Mais pourquoi vient-il la voir ? Est-ce pour parler - trouver une oreille à qui confier ce vent de paroles qui ne cessent de tourner dans sa tête et qui bruit dans sa

bouche ?

Mais les paroles se déposent sur ses dents et ce n'est que de l'air qui s'échappe de sa bouche. Et d'ailleurs que pourrait-elle comprendre à ses angoisses ?

Autrefois il y avait ce chien d'Amen pour partager ses confidences. Amen et ses récits de jeune guerrier auquel il ne pouvait opposer que les histoires d'intimité de ses parents ou le jet de pierres sur Mohamed Salah alors qu'il longeait le cimetière. Mazouz se rend compte à cet instant précis de sa défaite. Il avait rendu les armes depuis longtemps. Elles étaient entreposées dans la mémoire d'Amen. Ah, il lui éclaterait la tête et lui déchirerait le coeur pour les reprendre!

Neina Aïcha lève la tête.

Elle perçoit le regard de Mazouz. Le feu de la haine y luit. La vieille femme se lève en tenant ses reins - se dirige vers une petite pièce en arrière de la salle. Une main sur la poignée de la porte elle cherche de l'autre la clé dans son corsage. Elle sort le petit trousseau accroché à son talisman - défait l'épingle - se pique en voulant la refermer et jure «maudit soit le démon» !

Elle finit par ouvrir - referme derrière elle. Cette petite pièce est son lieu - jardin secret - vie. Personne ne peut y entrer. Même pas le saint homme. Elle y conserve les provisions et surtout, dans les petits trous des murs, les déchets d'ongles - mèches de cheveux de son époux, sa fille, ses enfants décédés et d'elle-même. Ainsi que les petits papiers du marabout.

Pour savoir qui est réellement Neina Aïcha : elle semble n'avoir été créée que pour inspecter les literies à la recherche de cheveux perdus - surveiller ceux qui se coupent les ongles - préparer le café. L'activité à laquelle elle sera

fidèle toute sa vie. Le marabout est venu bien plus tard.

Elle en revient avec des biscuits secs préparés à l'occasion de l'Aïd dernier.

Elle verse une tasse de café qu'elle sucre abondamment et la place dans une assiette à l'émail bleu informe. La part du saint homme ! Cheib Slimane n'avait pas fini d'avaler la dernière bouchée paradisiaque que le second service était là. Il eut peur que son cœur ne flanche devant tant de bonheur !

La douleur du bonheur cache son nom. Rien n'est plus insidieux car elle n'a d'autre remède que le bonheur.

De retour de son pèlerinage Neina Aïcha s'enhardit.

«Pourquoi n'amènes-tu pas Barco avec toi ? Vous pourriez venir tous les deux par ce temps de fin du monde. Nous passerions le temps à veiller...» Elle pensait que le saint homme interviendrait pour appuyer sa demande mais ce démon qui affecte des airs de saint reste muet. En fait Cheib Slimane est de nouveau reparti dans son monde. Après avoir frotté ses yeux piquants il a porté ses doigts embaumés de tabac et d'if, de miel et de pus à ses lèvres. Il les a embrassés en souvenir de l'Ancêtre Adam. Un jour au Paradis, Adam vit une immense inscription dans les airs «Il n'est de Dieu que Dieu et Mohamed est Son Prophète». Il demanda à Dieu qui était ce Mohamed et Dieu lui répondit «Un de tes enfants dont la gloire dépassera les sept cieux». Alors Adam l'Ancêtre demanda à Dieu de graver sur l'ongle d'un pouce «Il n'est de Dieu que Dieu» et sur l'autre «Mohamed est Son Prophète». De toute façon les yeux du saint homme sont des sources d'où s'écoule l'eau de Zemzem.

Cheib Slimane voit trouble et sucré. Il sirote son café. Les gâteaux fondent dans sa bouche. Son palais est sucré.

Mazouz est irrité. Il ne veut pas répondre - se contente de hocher la tête en soupirant des narines. Il veut s'en aller mais ne désire pas rentrer chez lui. Où aller ?

Il prend l'assiette que Neina Aïcha lui tend. Les gâteaux même amollis par le café ont du mal à passer. Où aller ? Chez qui ? Surtout ne plus voir Barco... ! elle est en face de lui, vieillie...

Amen ? Quelle dérision ! il n'y a que ce... cet... avec qui réellement parler. Pour ça aussi il le hait. Mieux vaut encore rentrer chez lui et essayer de dormir. Il se lève - remercie pour tout et sort. Neina Aïcha n'aime pas la brusquerie. Elle n'arrive pas à comprendre l'attitude de son gendre. Il est sûrement possédé !

Et pourquoi n'est-il pas capable de faire un enfant à Barco aux larges hanches ? Même les talismans du marabout sont impuissants. En attendant elle récupère les restes de gâteau et de café. Il est plus que temps de collationner à son tour.

Mohamed Salah aperçoit Mazouz sortant de chez Cheib Slimane et Neina Aïcha.

Il est arrivé au cimetière qui surplombe les maisons. Il s'aplatit pour ne pas être vu. Sa tête frappe contre une pierre à peine cachée par la neige. Il retient son cri. L'arcade éclate sèchement - le sang jaillit. Son oeil est inondé. Pendant une pensée l'homme croit que son oeil est crevé. La vision revient. Ses doigts trouvent la blessure. La même qu'il y a des années quand de retour de chasse et longeant le cimetière il reçut une pierre. Le même lieu, la même blessure : l'histoire se répète.

Mohamed Salah bande la plaie avec son chèche et nettoye son visage avec la neige. Un peu de couleur - un peu de chaleur tombée d'un corps. Il a peur. Le cimetière lui est

interdit ! un gardien invisible le poursuit. A moins que ce ne soit un sort jeté par cette diablesse de Neina Aïcha ! elle est capable de tout. Oublie-t-elle que les parents de Mohamed Salah y reposent aussi ?

Le froid gonfle ses lèvres en avant, ses mâchoires claquent... les orteils sont des morceaux de braise...

Il relève la tête. L'oeil de l'arcade ouverte se gonfle et lance. Il surveille Mazouz. Il attend qu'il soit entré pour quitter ces lieux maudits - et rentrer chez lui se faire soigner.

Mazouz est dans sa cour - la porte s'ouvre - Amen en sort un paquet dans les mains. Mazouz ouvre les bras mais ce n'est pas un geste amical. Amen fait un signe de la main comme pour dire «arrête» ! Ils se parlent. Mohamed Salah n'entend pas très bien... «juste... oeufs... lait... pain... faudrait du bois... les couvertures en attendant». Mazouz levait les bras au ciel... «a pas honte...» Mohamed Salah cligne de l'oeil. Il a très mal. Qu'ils se dépêchent !

Les voix sont devenues des cris. Mazouz est le plus véhément. Il pousse Amen qui fait le même geste de la main et montre le contenu de son paquet. Mazouz frappe de son poing contre les volets - lève le bras pour frapper Amen - se ravise et cherche frénétiquement dans ses poches. Un couteau ! il cherche un couteau ! Mohamed Salah sort précipitamment son fusil - tente de l'épauler - se donne un coup de crosse contre l'arcade douloureuse - crache un «Aahh...» - change d'épaule et vise Mazouz.

Mazouz est double.

Une moitié le pousse à sortir le couteau et l'autre à le laisser. Il ne peut se raisonner. Il sort le couteau. Il ne veut pas mais il s'oblige. Tout ça est de la faute de cette putain de Barco qui montre son abricot à tout le monde ! c'est elle

qu'il devrait égorger.

Il ne veut pas. Une force l'oblige. Il n'est plus qu'un instrument. Quel est cet autre qui veut frapper ? Qui lui montre l'image d'Amen touchant du doigt l'abricot de Barco ? Est-ce le diable ou le destin ? Mazouz sent enfin ce qu'est - ce que peut être un homme.

Mohamed Salah voit le couteau. Il s'apprête à tirer. Il ne lui vient pas un seul instant à l'idée qu'il va tuer : sa pensée est de sauver - d'empêcher de tuer.

Un bruit et un grognement derrière lui ! il tourne la tête, empli de frayeur. Un djinn - un sanglier !

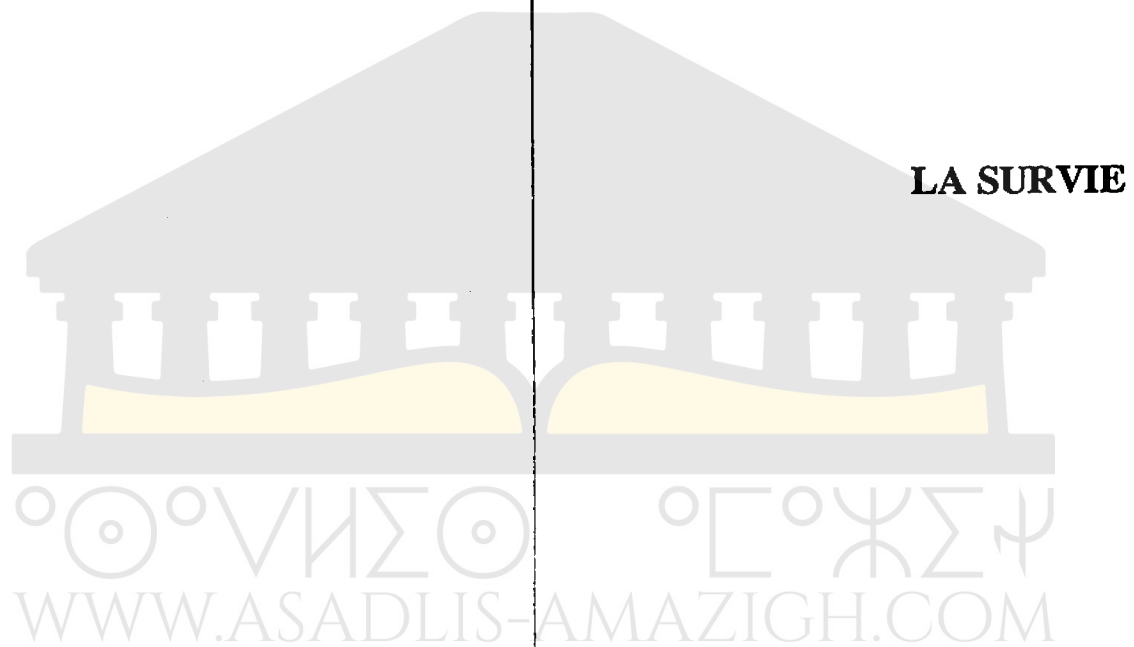
La vie est un coeur. Elle bat avec langueur ou précipitation. Des jours et des nuits peinent à mourir et des secondes éphémères disparaissent à leur naissance. Elle oublie les années et attend au carrefour d'un instant - la vie et la mort ont toujours rendez-vous au même endroit.

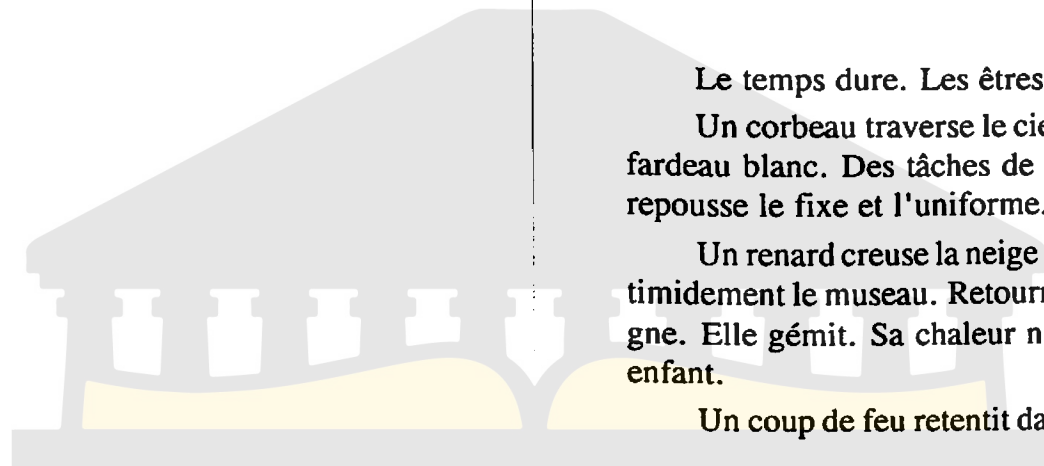
Une main tendue qui dit «arrête» !

Une main serrée autour d'un couteau répond «je ne veux pas mais je dois» !

Une main agrippée à un fusil pense «sauver la vie» !

Barco pleure derrière la porte.





Le temps dure. Les êtres s'y habituent.

Un corbeau traverse le ciel. Un arbre se déleste de son fardeau blanc. Des tâches de vert apparaissent. La nature repousse le fixe et l'uniforme.

Un renard creuse la neige qui a obstrué son terrier - sort timidement le museau. Retourne se blottir contre sa compagne. Elle gémit. Sa chaleur n'a pas suffi à préserver son enfant.

Un coup de feu retentit dans le bruissement du monde.

Le craquement du bois que Zimba pousse au fur et à mesure dans le feu réveille les enfants. L'un trouve de l'eau bouillante aux oignons et l'autre le sein de sa mère «dors mon enfant dors ! dors mon sein mon oeil ma vie...» Les mots d'une mère.

Amen tarde à revenir. Il doit se restaurer chez Mazouz ! ne pense-t-il pas au ventre affamé de ses enfants ? Cet homme a été créé uniquement pour son malheur. Elle n'ira pas en France. Il ne peut l'obliger. Il ne peut l'obliger, ah ça non !

Il n'emmènera pas les enfants. Il n'a qu'à retourner tout seul au pays des Roumis. Comment peut-il oublier ce qu'ils nous ont fait endurer ? Ils nous ont tellement écrasés

que le sang et la merde sont sortis mêlés. Ah fils du malheur laisse-nous avec tes idées de démon ! Je retournerais chez ma mère s'il le fallait. Je préfère mourir de sa main que de la tienne. Si seulement il n'y avait pas ces deux petits malheureux, je n'hésiterais pas... ! Tu as détruit ma vie et maintenant tu veux perdre mon âme ! je n'irai pas en France.

Un son semblable à un coup de feu ! Zimba cessa de ressasser. Qui peut tirer ? Le bruit vient du côté du cimetière. Qui chasse en bordure de la forêt ? Et Amen, pourquoi ne revient-il pas ? Qui a tiré ? Mon Dieu... mon Dieu... !

Le coup de feu a réveillé Cheib Slimane.

Il ignore s'il fait partie de ses rêves ou de la réalité. Il attend.

Un bout de bois résineux éclate dans le feu. Le saint homme tourne son regard vers la salle. L'ombre de la clarté et de l'obscurité dessinent un brouillard jaunâtre et dansant. Ce n'est qu'un bout de bois ! se retourne vers le mur et cherche à réintégrer son rêve : ses amis riaient à l'annonce de la bonne nouvelle. Cheib Slimane avait rendez-vous avec Dieu sur la lune !

Neina Aïcha fut sauvée par le coup de feu. La Chatouilleuse était sur elle ! La vieille femme serait morte de rire s'il n'y avait eu ce bruit salvateur. Elle faisait pourtant attention à ne pas s'assoupir.

Elle est en sueur - ses yeux cherchent la sorcière dans l'ombre. Où est Cheib Slimane ?

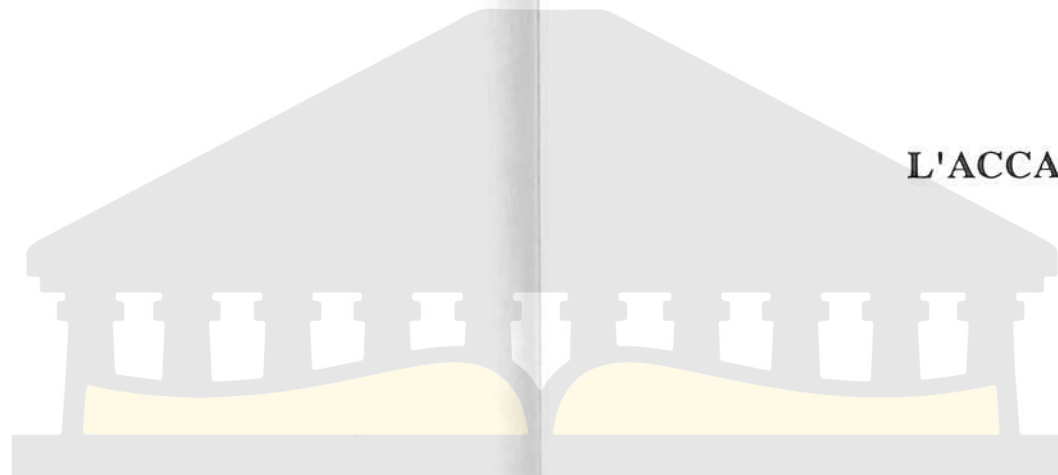
Le même bout de bois - le même moment - qui éclate dans le feu. Neina Aïcha porte la main à sa poitrine. Son cœur bat trop fort. Elle a peur qu'il s'arrête «ya yema laziza... ya yema... Je demande asile et protection à Dieu contre satan... Il n'est de Dieu que Dieu et Mohamed est Son

Prophète... Au nom de Dieu Clément et Bienfaiteur... Au nom de Dieu et Bienfaiteur...»

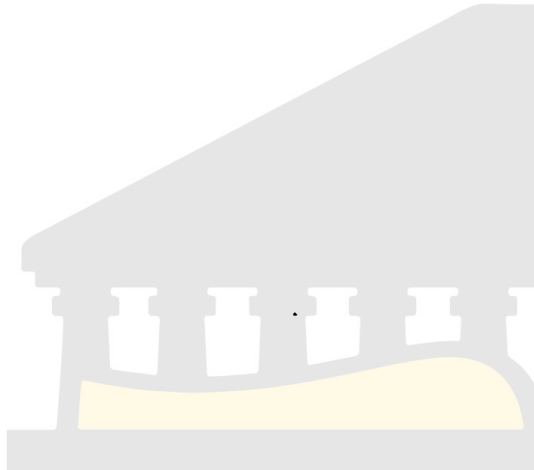
Neina Aïcha est si effrayée qu'elle ne sait quelle sourate réciter. La douleur de la peur engendre le véridique.

Barco, Amen ont sursauté. Mazouz a poussé un petit cri. Dans le foyer de Mohamed Salah le coup de feu a réjoui ceux qui peuvent comprendre.

L'ACCALMIE



°°∇HΣ°° °°⊔Σψ
WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM



Un tapis de soie blanche recouvre la terre. Le ciel s'ouvre et s'éclaire. Des rayons de lumière percent la toile des cieux.

Des grains de diamants brillent sur les arbres et les monts. Les rumeurs de la vie s'intensifient. Un chant d'oiseau. Un coq annonce l'aurore par erreur. Un bruit d'eau court sous les pierres ensevelies. La cloche d'une vache tinte.

Un enfant né ce jour-là a déjà une demi-journée de vie. Il pleure. Et un homme se meurt.

Mohamed Salah a tiré - pour sauver une vie.

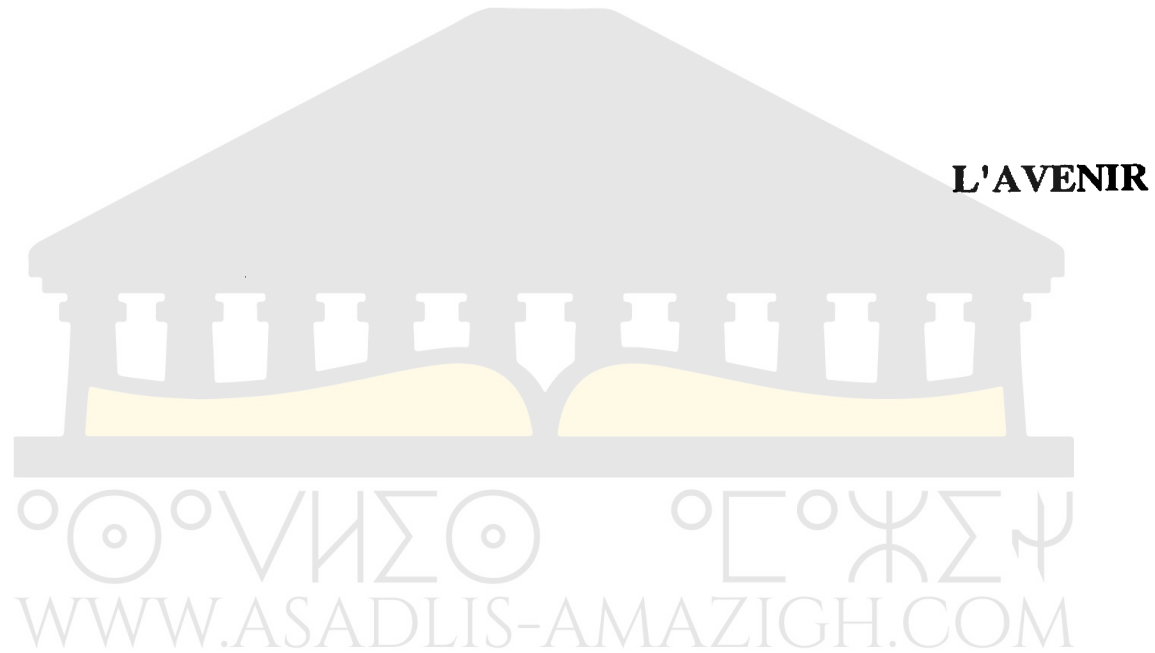
La sienne.

Le sanglier a chargé mais était ralenti par la neige. Il l'a atteint en pleine tête. Le sang a moucheté la neige de crevasses rosées. Mohamed Salah a tiré et tout oublié aussitôt. Il a le sourire de ceux qui ont échappé à la mort d'un poil. Son corps est un brasier. Le froid n'est plus rien. Il s'aperçoit qu'il a pissé dans son pantalon. Il n'y attache aucune importance. L'essentiel est sa vie. Le temps de se souvenir du reste et de tourner la tête et il aperçoit Amen sortir de la cour. Son pas est hésitant. Il est plié et serre le paquet entre ses bras. Il se dirige vers sa demeure. Mazouz

est rentré.

Mohamed Salah se relève et empoigne le sanglier par une patte.

Dieu lui pardonnera de manger ce cousin du porc.





Les moissons furent abondantes l'année qui suivit.

Le temps s'était trompé de jour. Il a racheté sa faute par un hiver clément, un printemps doux et pluvieux, un été ensoleillé. Les chemins retrouvèrent leur place et les cours d'eau de nombreux lits.

La renarde eut un autre renardeau et les cigognes furent plus nombreuses. Ainsi que les sauterelles, et les petits d'homme.

Un joueur de flûte trouve l'inspiration sous un arbre.

Zimba et ses enfants ont survécu au drame.

Mazouz leur a tout rendu.

A la fin de l'hiver un cousin d'Amen est venu la prendre. Elle est un bien de la famille des Ouled Yacoub - un héritage.

Elle s'est défendue mais l'homme était le plus fort. Il lui fera cinq autres enfants, en France.

Mazouz est enfin un homme. Il existe. Il est devenu si méchant que tout le monde le respecte. Même sa femme et sa belle-mère. Il monte Barco - face à face - quand il le désire. Il aura douze enfants.

Cheib Slimane est mort. Son corps s'est embrasé durant trois jours et trois nuits, au cours desquels il passait son temps à pisser et à boire. L'illumination avait rendu son corps aussi sec et fin qu'un soliveau, et rentré ses yeux dans leur orbite.

Il rendit l'âme la main tendue vers l'invisible. Dieu est venu le chercher. Le ciel s'ouvrait et des cohortes d'anges venaient à sa rencontre. C'était l'extase : il en est mort. Même si dans la réalité il décéda par suite de diabète.

Neina Aïcha n'est pas seule. Barco et ses petits-enfants lui rendent visite quand elle ne les trouve pas au dehors.

Et puis Boutlilis et la Chatouilleuse sont toujours là. Ils se manifestent moins souvent et les fantômes ont cessé leurs jets de pierres contre sa porte. Et elle n'oublie pas d'honorer la tombe du saint homme avec du rris tnouns - galette aux dattes. Le mets préféré de Cheib Slimane, qui n'a pas de Koubba ni d'épithaphe.

Mohamed Salah est toujours le même.

Il eut un dernier enfant. Une fille. Avec une tache sur le front.

Les gens disent que c'est parce que son père a mangé du porc !

Le coup de feu avait surpris Mazouz.

Amen a bougé à ce moment là. La main est partie toute seule. La lame a frappé une côte avant de s'enfoncer. Mazouz a retiré la lame pour revenir en arrière. Trop tard. La détonation est la cause - le signal de tout.

Amen se plie et sans un mot se met à marcher. Il mène son corps devant sa porte - dépose le paquet d'où suinte le blanc d'un oeuf écrasé - regarde au loin la direction du salut. Fuir la barbarie. Il regarde droit devant lui. Un arbre au loin - une étape.

Il s'enfonce à chaque pas mais son corps n'existe plus.

Amen avance... avance... avance. Le mal est sur lui comme une seconde peau qu'il sème derrière lui. Rien ne peut l'arrêter.

La souffrance n'a pas le temps d'exister. Il avance... avance. Il la sent mais il l'oublie. Son pas ne lui appartient plus. Il avance. Il est mort depuis longtemps et ce qu'il vit est déjà vécu. Il veut avant de se rendormir se gaver de mal-être jusqu'à en éclater, en crever. Et sa jouissance morbide est de savoir que son coeur est assez vaste pour contenir un océan de boue. Et plus il s'enfonce et plus il jouit et plus il avance... avance... avance.

Ses yeux, sa bouche sont les lits de son coeur. Son pas ne lui appartient plus. Il avance. Il bave du fiel amer, de la bile caustique plus acide que l'acide. Il est à bout mais il reste debout.

La douleur trouve un passage dans son coeur et la souffrance dans son esprit mais elles sont impuissantes car il avance... avance... avance plus vite qu'elles. Elles s'accrochent et il les traînent.

Il avance... avance le coeur aussi mou que de la boue. Surtout que leurs flots qui s'écoulent ne soient pas des

larmes ! Cette eau là il veut la garder pour laver les pieds de Dieu. Les pleurs sont la lumière du coeur.

Il s'enfonce... s'enfonce... s'enfonce pour s'enfoncer.

Et ses pieds crèvent le fond d'user le fond et le fond est plus profond. Il le veut plus profond qu'une tombe.

Il avance... avance dans du sable blanc. Il voit enfin l'Ancêtre guider son maigre troupeau sur la steppe. Le vent l'a mené le vent l'emportera. Il a traversé le ciel avec ses yeux, d'étoiles en étoiles, et les dunes avec ses pieds, de grain en grain.

Il a trouvé la roche où adosser son corps et regarder le chemin de sa vie. Il était temps de se reposer !

Il est entré dans la montagne, a trouvé des arbres, de l'herbe et de l'eau. Il a planté sa tente pour la dernière fois.

Tous ses enfants sont nés dans la montagne mais avec une blessure au talon d'où s'écoule du sable.

Amen retourne chez lui. Il est arrivé au pied de l'arbre.

Le monde est une étoffe noire.

Il tombe.

FIN

(Paris - hiver 1989)



L'HARMATTAN

LITTERATURE

ABA Noureddine	<i>Tell El Zaatar s'est tu à la tombée du soir (théâtre), 224p.....</i>
AHERDAN	<i>Un poème pour étendard, 1991, 256p.....</i>
ALBAKA M. & CASAJUS D.	<i>Poésies et chants touaregs de l'Ayr, 1992, 302p.....</i>
ALEXANDER S.	<i>L'urgence d'aimer (poésie Liban), 60p.....</i>
AMRI Nelly	<i>Nuit debout. (Coll. Poètes des Cinq Continents), 1992, 74p.....</i>
AMROUCHE Jean	<i>Chants berbères de Kabylie, présentation de T. Yacine, préf. de Mouloud Mammeri (Bilingue berbère-français), 264p.....</i>
BALABANE-HALLIT Aïda	<i>La désertée. (Coll. Poètes des Cinq Continents), 1992, 79p.....</i>
BAROUDI Abdallah	<i>Le Maroc ou la mémoire de l'exil (poèmes ardents), 200p.....</i>
BELAMRI R.	<i>Proverbes et dictons algériens (Bilingue arabe-français) (Coll. Histoire et Perspectives Méditerranéennes), 142p.....</i>
BEN Myriam	<i>Au carrefour des sacrifices. Poèmes. (Coll. Poètes des Cinq Continents), 1992, 105p.....</i>
BOUKMAN Daniel	<i>Et jusqu'à la dernière pulsation de nos veines, 150p.....</i>
CASAJUS D.	<i>Peau d'âne et autres contes touaregs (Coll. Connaissance des Hommes), 172p.....</i>
CASSIR Michel	<i>Il se peut que le rêve d'exister ..., 1991, 64p.....</i>
DELAIS J.	<i>Les mille et un rires de Dj'ha, 269p.....</i>
DIB Souhel	<i>Anthologie de la poésie populaire algérienne, 156p.....</i>
DINIA Khalid	<i>Hybrides. Poèmes. (Coll. Poètes des Cinq Continents), 1992, 180p.....</i>
FARES Nabile	<i>Chant d'Akli (poèmes algériens).....</i>
FARES Nabile	<i>La mort de Salah Baye ou La vie obscure d'un Maghrébin, 164p.....</i>
FARES Nabile	<i>Peuple sahraoui. Chants d'histoire et de vie pour des roses de sable (français-espagnol), 172p.....</i>
GARMADI	<i>Nos ancêtres les Bédouins (Tunisie), 102p.....</i>
GOLCHIRI Houchang	<i>Le prince Ehtejab (Traduit par Hossein Esmaili et Jacques Selva), 115p.....</i>
GRIM Mohamed	<i>L'astre éclaté. (Coll. Poètes des Cinq Continents), 1992, 74p.....</i>

HADJI Ali Bachir
HMOUDANE Mohamed

HUSSIN Jabbar Yassin
KHATIBI Abdelkébir
KHAZRAI Parviz

KHAZRAI Parviz

KHAZRAI Parviz

KUDHAYR Dhia
LAABI Abdellatif
LEBKIRI Moussa
LEBKIRI Moussa
MAAKAROUN Elie
MAAKAROUN Elie
MAAKAROUN Elie
MAAKAROUN Elie
O'DONNELL Terence
SALAH AL HAMDANI
VIDAL Sam

Que la joie demeure (poésie algérienne), 108p.....
Ascension d'un fragment nu en chute. Morsure des mots.
(Coll. Poètes des Cinq Continents), 1992, 92p.....
Aux rives de la folie, 1991, 62p.....
Le prophète voilé (théâtre marocain), 126p.....
Désobéir à la peur (poèmes). Édition bilingue
persan/français, 100p.....
L'aube sanglante. (Édition bilingue Persan-Français). (Coll.
Poètes des Cinq Continents), 1992, 75p.....
Quatorze Lunes et une. (Édition bilingue). (Coll. Poètes des
Cinq Continents), 1992, 109p.....
La princesse et le démon (traduit de l'irakien), 80p.....
Sous le bâillon, le poème, 192p.....
Il parlait à son balai. (Théâtre), 1992, 62p.....
Une étoile dans l'oeil de mon frère, 140p.....
L'amour et la parole, 1992, 57p.....
Le visage et la soif, 72p.....
Quelque part le soleil (poèmes), 90p.....
Terre qui brûle (poésie libanaise), 108p.....
Le jardin du vaillant combattant, 1992, 221p.....
Au-dessus de la table, un ciel (poésie Irak), 80p.....
Le jeu du pendu, 175p.....

Collection ECRITURES ARABES

N°01 BAROUDI A. *Poèmes sur les âmes mortes, 224p.....*
N°02 ACCAD Evelyne *L'excisée (roman libanais), 176p.....*
N°03 ZRIKA Abdallah *Rires de l'arbre à palabre (poèmes), 108p.....*
N°04 La parole... *La parole confisquée. Textes, dessins de prisonniers*
politiques marocains, 280p.....
N°05 ABA Noureddine *L'annonce faite à Marco ou A l'aube et sans couronne*
(théâtre), 228p.....
N°06 AMROUCHE J. *Cendres (poèmes), 228p.....*
N°07 AMROUCHE J. *Etoile secrète, 104p.....*
N°08 SOUHEL Arys *Moi ton enfant Ephraïm, 92p.....*
N°09 BEN Myriam *Sur le chemin de nos pas (poèmes), 112p.....*
N°10 TOUATI Fettouma *Le printemps désespéré: vies d'Algériens (roman), 174p.....*
N°11 ABA Noureddine *Mouette ma mouette pour que rien ne s'oublie (poèmes), 58p.....*
N°12 BELGHIRI *Ruine d'un fusil orphelin (poèmes), 78p.....*
N°13 BENSOUSSAN A. *L'échelle de Mesrod ou parcours algérien de mémoire juive*
(récit), 208p.....
N°14 MORSY Z. *Gués du temps (maroc), 88p.....*
N°15 BELAMRI R. *Le galet de l'hirondelle (poèmes - Algérie), 106p.....*
N°16 BEKRI Tahar *Le chant du roi errant (poèmes - Tunisie), 109p.....*
N°17 HOUARI Leïla *Zéïda de nulle part (roman - Maroc), 85p.....*
N°18 LAABI Abd. *Discours sur la colline arabe, 92p.....*
N°19 BEKEZAK F. *Le regard aquarel (spectacle poétique), 119p.....*
N°20 AMROUCHE J. *Chants herbères de Kabylie, 186p.....*
N°21 KALOUAZ Aluned *Point kilométrique 190, 173p.....*
N°22 SAOUDI Fatima *L'oubli rebelle - Beyrouth 82, 173p.....*
N°24 KACIMI El Hassani *Le mouchoir, 78p.....*
N°25 FARES Nabil *L'exil au féminin, 95p.....*
N°26 GUEDJ Max *Mort de Cohen d'Alger. (préface Cl. Hagège), 232p.....*
N°27 BEN Myriam *Sabrina, ils t'ont volé ta vie, 223p.....*
N°28 RAITH Moustapha *Palpitations intra-muros, 234p.....*
N°29 YACINE J.L. *L'escargot, 124p.....*
N°30 LAABI Abd. *L'écorché vif, 123p.....*
N°31 LAABI Abd. *Le baptême chacaliste (théâtre), 62p.....*
N°32 DJEDIDI/OISSARD *Chassés-croisés, 80p.....*
N°33 AL HAKIM Tawfik *L'âne de sagesse, 120p.....*
N°34 BOUKHEDESSA S. *Journal : "Nationalité : immigrée", 126p.....*
N°35 BENSOUSSAN A. *Le dernier devoir, 115p.....*
N°36 BEKRI Tahar *Le coeur rompu aux océans (poèmes), 128p.....*
N°37 HOUARI Leïla *Quand tu verras la mer, 119p.....*
N°38 ACCAD Evelyne *Coquelicot du Massacre, 155p.....*
N°39 CHNIBER M.G. *Les murmures de la palmeraie (roman marocain), 190p.....*
N°40 REZZOUIG Leïla *Apprivoiser l'insolence, 110p.....*
N°41 HADDADI M. *La Malédiction, 110p.....*
N°43 KERROUM/COVLET *Gardien du seuil (roman marocain), 190p.....*
N°44 MOULESSELHOUL *De l'autre côté de la ville (Algérie), 143p.....*
N°45 GHACHEM Moncef *Cap Africa (poèmes Tunisie), 175p.....*
N°46 AL HAMDANI Hassan *Au dessus de la table, un ciel.....*
N°47 BENSOUSSAN A. *Mirage à 3, 164p.....*
N°48 KOROGHJI A. *Les menottes au quotidien, 96p.....*

N°49 ZENOU Gilles
 N°50 FARES Tewfik
 N°51 TAMZA Arriz
 N°52 DRISS BOUISSEF R.
 N°53 KESSAS Ferroudja
 N°54 BOURKHIS Ridha
 N°55 NOUZZHA Fassi
 N°56 HELLAL Abderazzak
 N°56 NABULSI Layla
 N°57 KAROU Mohd
 N°59 SADOUNI B.
 N°60 SEFOUANE Fatiha
 N°61 EL MOUBARAKI M.
 N°62 BENSOUSSAN A.
 N°63 GUEDJ Max
 N°65 FALAKI Reda
 N°66 BAHGAT Ahmad
 N°66 BENSOUSSAN A.
 N°67 AL-SHARIF Sami
 N°68 BEKRI Tahar
 N°68 KOROGHLI Ammar
 N°69 KOROGHLI Ammar
 N°71 ABA Noureddine
 N°72 HASSINA
 N°73 CHARAF Dounia
 N°74 ASSAAD Fawzia
 N°75 BENSOUSSAN Albert
 N°76 BEREZAK Fatiha
 N°77 REZZOUG Leïla
 N°79 NAHUM André
 N°81 BOUQSIM Errasmi
 N°85 BENSOUSSAN Albert
 N°88 ABA Noureddine

Les nuits, 176p.....
Empreintes de silence, 64p.....
Ombres, 104p.....
A l'ombre de Lalla Chafia, 207p.....
Beur's story, 230p.....
Un retour au pays du Bon Dieu, 156p.....
Le ressac, 128p.....
Place de la régence, 130p.....
Terrain vague, 104p.....
Les enfants de l'ogresse, 143p.....
Le drapeau: écrit d'un harki, 180p.....
L'enfant de la haine, 1991, 176p.....
Zakaria. Premier voyage, 112p.....
Visage de ton absence, 1991, 112p.....
L'homme au basilic, 1991, 124p.....
La ballade du berbère - Scénario pour l'Algérie d'autrefois,
 1991, 167p.....
Mémoires de ramadan, 1991, 175p.....
Le marrane ou la confession d'un traître, 1991, 159p.....
Les rêves fous d'un lanceur de pierres, 1992, 122p.....
Le laboureur du soleil (réédition), 1991, 107p.....
Sous l'exil l'espoir. Suivi de Ain-Fouara ou la Cité des
Interdits, 1992, 103p.....
Mémoires d'immigrés, 101p.....
Et l'Algérie des Rois, Sire?, 1992, 110p.....
Ame des fleurs, ma soeur, 1992, 171p.....
L'esclave d'Amrus, 1992, 80p.....
La grande maison de Louxor, 1992, 270p.....
La ville sur les eaux, 1992, 121p.....
Le regard aquarel III, 1992, 80p.....
Douces errances, 1992, 120p.....
Le Roi des Briks. (Nouvelles), 1992, 173p.....
Complaintes de perdants orgueilleux, 1992, 154p.....
Djebel-amour ou l'Arche naufragée, 1992, 159p.....
L'arbre qui cachait la mer. (Théâtre), 1992, 143p.....

L'HARMATTAN

LIBRAIRIE - CENTRE

Plus de 80 000 titres

AFRIQUE - OCEAN INDIEN
 ANTILLES - MONDE ARABE
 ASIE - ESPAGNE - PORTUGAL
 AMERIQUE LATINE

16, rue des Ecoles, 75005 PARIS
 Tel. 43.26.04.52

Metro : Maubert-Mutualité et Cardinal Lemoine

Heures d'ouverture :
 Du lundi au samedi : 10h -12h30 et 13h30 - 19h

la bouquinerie
 L'HARMATTAN



Librairie générale - FRANCE -
 Vieux livres, livres épuisés ou d'occasion.

21, rue des Écoles, 75005 PARIS
 - 46.34.13.71

Metro : Maubert - Mutualité
 Cardinal Lemoine

Achévé d'imprimer
4^e trimestre 1993
BâS
14-16, rue des Petits-Hôtels
75010 PARIS

⊙°∇∩Σ⊙ °∩°∫Σ∩
WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

Quelque part en Barbarie

Amen, le Berbère, rentre chez lui après un an d'exil en France.

La guerre est finie depuis quelques mois... Il revient chercher sa femme et ses deux enfants, mais...les hommes, la terre, le ciel n'ont pas oublié.

La tempête le surprend dans son petit village, au coeur des Aurès, et ravive les rancœurs anciennes.

Zimba, l'enfant violentée de la tribu ennemie – Mazouz et l'abricot de Barco – Neïna Aïcha et Cheïb Slimane – Mohamed Salah et sa hantise de la faim... Le drame se noue autour du revenant. Le feu brûle dans les coeurs et les mémoires se souviennent, mais Amen est un autre homme. Fuir la Barbarie...



Maya ARRIZ-TAMZA est né le 27 octobre 1957 dans les Aurès (Algérie). Il migre à Marseille en 1963. Après diverses activités, il se consacre à l'Art de la parole : le conte. Auteur de romans, de contes, de pièces de théâtre. Enseigne le conte auprès des enfants.

ISBN : 2-7384-2051-6

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM